N° 235 1er Avril 1939

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Hommage à Pie XII

Très Saint Père,

L'hommage de Vos fils de France a été unanime et sincère : nul n'avait oublié cette Légation de Lourdes, de Lisieux, de Paris où la masse populaire de notre pays avait senti passer quelque chose de plus que la grandeur humaine : un souffle de divinité : « Et Dieu a visité son peuple. » *C'est pourquoi les cœurs français, sans distinction de classes, d'opinions ou même de croyances, ont éprouvé une joie très pure et ressenti une immense espérance en apprenant que Pie XII était désormais chargé par Dieu de gouverner son Eglise.*

Mais parmi les Français, qu'il nous soit permis, Très Saint Père, de mettre au premier rang la famille de La Vie Spirituelle. *Collaborateurs et lecteurs tiennent à déposer l'hommage de leur respect et de leur allégresse aux pieds de Votre Sainteté.*

Ils n'oublient pas que le plus illustre collaborateur de cette Revue fut Celui qui prononça, en 1935, le panégyrique de saint Dominique et qui nous fit l'honneur de le publier ici-même.

Ils savent les marques d'intérêt bienveillant que Votre Sainteté a manifestées pour notre effort de pensée chrétienne, réponse encore insuffisante aux

besoins spirituels de cette foule de catholiques avides d'une vie religieuse fondée sur la théologie la plus authentique.

L'œuvre continuera maintenant avec plus d'ardeur encore. Œuvre de vérité et de charité; œuvre de cette vie profonde qui est au principe même de la rechristianisation de la France, et, par la France, à son rang et pour sa part, de l'Europe et du monde.

Un Cardinal français revenant de Rome disait : « Nous avons posé sur la tête de Pie XII une couronne d'épines. » Nous savons trop la vérité de cette parole, et que la guerre menaçante, les persécutions incessantes, la misère humaine immense font réellement sur Votre front comme une douloureuse couronne d'épines.

Daigne Votre Sainteté agréer l'assurance que les prières, les sacrifices, l'apostolat de la grande famille intellectuelle et spirituelle qui se groupe autour de nous veulent incessamment demander à Dieu pour Votre Sainteté la force de l'amour et de la vérité. Ces armes de lumière qui sont celles de l'Eglise et par lesquelles, tant de fois, déjà Dieu a su vaincre le mal par le bien.

LA VIE SPIRITUELLE.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La doctrine spirituelle de Pie XI

Politicante ou *zélante* : à lire les échos de la presse, au début de son pontificat, il semblait que Pie XI dût être l'un ou l'autre. Il ne fut ni l'un ni l'autre, observait à sa mort un auteur. « Il eut soudain à défendre des positions fondamentales, celles qui sont de la nature même du christianisme : la personnalité de l'être humain, le droit de toutes les personnes à la même justice, la paix soutenue par le principe de charité pour tous les hommes appelés aux mêmes fins[1]. »

Cette tâche grandiose obligeait le Pontife à descendre de la sphère des idées sur le terrain des faits : la crise que le monde traverse n'est pas seulement idéologique; elle travaille la société en extension et en profondeur, dans sa chair et dans son âme. Le développement inouï des mystiques nouvelles, qui fit surgir du chaos d'après-guerre des communautés politiques puissantes et profondément opposées à l'Évangile, donne une portée tragique au conflit d'intérêts et de forces morales qui fait frémir le monde : crise de la conscience au fond, qui met en question l'existence même de la chrétienté.

Pie XI, du haut des tours du Vatican, dut observer

1. Lucien Romier, *Le Figaro*, 23 février 1939.

cette humanité douloureuse. Il ne perdit jamais courage. Inlassablement, invinciblement il fit entendre à l'univers le message du Christ : il le fit entendre à tous les égarés, de droite et de gauche, d'un même accent mêlé de tristesse, mais toujours empreint de cette divine charité, où pointait l'espérance. Et cette voix brisée du grand vieillard, qui offrait sa vie pour la paix du monde, finit par se faire entendre : on ne vit jamais, à la fin d'un pontificat, pareil hommage des États et des peuples.

Cette unanimité pourtant recouvre des divergences : les uns, admirent en Pie XI l'homme des encycliques sociales, d'autres le pape des missions, ceux-ci l'initiateur de l'Action catholique, ceux-là ne savent que louer le pasteur qui voulut exalter le Christ-Roi. Nous croyons qu'on ne peut diviser Pie XI. Sa pensée est le témoignage de sa vie, elle exprime sa volonté tendue vers des *fins indivisibles* : on ne peut rompre cette unité, sans en perdre le sens. Et nous ne saisirons, par exemple, la profondeur, l'opportunité, la valeur enfin de sa « spiritualité » qu'en la situant au sommet d'un tout, qui n'a de beauté qu'en son ensemble.

Le monde malade

Dès le début de son pontificat, nous voyons Pie XI ouvert aux affaires du siècle : il leur porte un intérêt aigu, il veut y intervenir. La bénédiction, donnée à Saint-Pierre, *urbi et orbi*, du haut de la *loggia*, est un acte et un symbole. Le temps de la réclusion est fini. Le pape désormais n'est étranger à rien d'important, dans aucun domaine : l'évolution politique des nations,

les révolutions, les crises sociales, l'occupation de la Ruhr comme la persécution du Mexique ou la guerre civile d'Espagne le trouvent présent. Il entre dans le vif des questions, sans peur des mots, des hommes et des actes. On l'accuse de sortir de son domaine, d'être un « politique » : mais, lui, proteste et ses appels au sens chrétien se font entendre plus pressants et plus clairs, avec des visées toujours plus positives et concrètes. Il dénonce ici le « nationalisme immodéré », là le fascisme, ailleurs le racisme, du principe à la fin le communisme. Quelle pensée l'anime donc?

Le pape sait le monde malade, mais le monde, qui *se sent* malade, *ne se sait pas* malade : il n'a pas la science des causes qui bouleversent sa paix et le jettent dans une continuelle épouvante. Pie XI va jusqu'aux racines du mal, il remonte aux causes, et ces causes s'avèrent de son plein domaine : elles sont morales, et proprement religieuses.

A prendre le mal en surface il n'y paraît pas d'abord. Regardez ce triste état des nations : « Les vieilles haines ne sont pas tombées. » D'une manière ouverte ou sournoise, dans la presse, dans les intrigues politiques, ou dans les fluctuations du change elles s'affrontent toujours, tenaces, farouches, irrémissibles. L'esprit de guerre est partout; il a même envahi des domaines qui lui sont fermés par nature, la littérature, les arts, la pensée. Les haines engendrent la colère et la peur. La crainte « sans cesse accrue de nouveaux conflits plus effrayants » fait aux nations « comme une nécessité de vivre sur le pied de guerre ». Cette course aux armements que Pie XI dénonçait comme un malheur, au début de son pontificat, n'a fait qu'étendre son angoisse

à la terre. L'esprit de guerre s'en est intensifié indéfiniment. Les esprits sont moins désarmés que jamais.

La vie des peuples, à l'intérieur des États, souffre des mêmes divisions. « Les partis se sont fait comme une loi, non de chercher sincèrement le bien commun par une émulation mutuelle, [...] mais de servir leurs propres intérêts au détriment des autres. » « Aux inimitiés extérieures des peuples viennent s'ajouter, fléau plus triste encore, les discordes intestines qui mettent en péril les régimes politiques et la société même[2]. »

Les événements de l'histoire présente prouvent combien justes étaient ces vues de Pie XI, contenues dans sa première encyclique. Les maux engendrent des maux: au désordre politique, s'ajoute le désordre social : la lutte des classes, un « ulcère mortel », ronge « le sein des nations », y « paralyse l'industrie, les métiers, le commerce, tous les facteurs enfin de la prospérité publique et privée ». « De là les fréquentes grèves, de gré ou de force; de là encore les soulèvements populaires, et les répressions de la force publique. » Le mal s'est « infiltré jusqu'aux racines profondes de la société »; une sorte d'anarchie cellulaire se manifeste au sein de la famille : l'autorité paternelle « sans force », les liens du mariage « relâchés », maîtres et serviteurs « ennemis », la fidélité conjugale « violée », les enfants élevés sans idéal et sans Dieu. Et « les âmes sont devenues inquiètes, aigries et ombrageuses ». Et pour finir ce sombre tableau, « la foule des miséreux grandit », qui vient grossir d' « effectifs considérables et toujours renouvelés » « l'armée de la sédition ». Autres signes de notre mal, ces « préoccupations anxieuses », ces « craintes toujours en éveil »; « l'inertie et la paresse » au lieu de

2. *Ubi Arcano.*

l'honnête labeur : « un trouble et un chaos universels[3] ».

A la fin de son pontificat, Pie XI n'eut pas à retrancher un mot de ce sévère diagnostic porté sur le monde au début de son règne. Il dut l'aggraver encore. Dans son encyclique *Mit brennender Sorge* il lui faut dénoncer « des intrigues » qui ne visent « qu'à une guerre d'extermination ». « Dans les sillons où Nous Nous étions efforcé de semer le germe d'une paix sincère, d'autres répandirent [...] l'ivraie de la méfiance, du mécontentement, de la haine, de la diffamation, d'une hostilité de principe, soit voilée, soit ouverte, alimentée à mille sources et agissant par tous les moyens contre le Christ et son Église. » Le Pape souffre de cette ruse qui ne gâte plus seulement le cœur des hommes privés, mais pourrit l'âme même de toute une politique; il dénonce le « parti pris qui cherche, par l'emploi, ouvert ou dissimulé, de la force, à étrangler le droit garanti par les traités »; il parle de « l'angoisse sans exemple des consciences chrétiennes[4] ». Dans l'encyclique *Divini Redemptoris*, contre le communisme athée, Pie XI accuse encore les traits. Il évoque cette « révolution actuelle » « déjà déchaînée » ou « presque partout menaçante », qui dépasse en « ampleur » et en « violence » les persécutions antérieures. « Des peuples entiers, avertit le grand vieillard, sont exposés à retomber dans une barbarie plus affreuse que celle où gisait encore, à la venue du Rédempteur, la plus grande partie du monde. » Ce péril si menaçant n'est pas autre chose que « le communisme bolchévique et athée qui prétend renverser l'ordre social et saper jusque dans ses fonde-

3. *Ubi arcano, passim.*
4. *Mit brennender Sorge, passim.*

ments la civilisation chrétienne ». Les fruits de ces erreurs sont amers. Le chef de la Chrétienté évoque avec douleur ces guerres civiles du Mexique et d'Espagne et cette «épouvantable destruction », « perpétrée avec une haine, une barbarie, une sauvagerie qu'on n'aurait pas crues possibles en notre temps[5] ».

Nous pourrions développer indéfiniment cet examen clinique du monde malade. Ce que nous en lisons montre le Pape attentif aux moindres sursauts de fièvre de cette humanité douloureuse. Combien, étourdiment, ne veulent pas voir l'ampleur du mal, et refusent de s'en laisser émouvoir ! Que de chrétiens encore fermés au sens profond de cette crise, d'où ils se veulent absents. Le Père commun nous supplie de remonter des effets aux causes et de reconnaître ainsi la vraie nature, la source et l'ampleur terrifiante des dangers qu'encourt la civilisation chrétienne. Ces maux universels ont une cause universelle : l'*universelle apostasie*.

« Les hommes sont tombés dans cet abîme de maux », dit énergiquement Pie XI, « pour s'être misérablement séparés de Dieu et de Jésus-Christ ». Avec quelle vigueur ce savant et ce sage montre les conséquences d'un tel fait : « Dieu et Jésus-Christ » « exclus des affaires publiques », « l'autorité ne tirant plus son origine de Dieu, mais des hommes », des lois démunies « de sanctions réelles et efficaces », « les principes souverains du droit » privés de leur « appui sur la loi éternelle », « les bases mêmes de l'autorité renversées », des maîtres sans raison de commander, des inférieurs sans raison d'obéir, la tyrannie des dictatures ou l'anarchie des révolutions : rigoureuses, implacables, maudites conséquences de cette apostasie universelle qui

5. *Divini Redemptoris, passim.*

prive le monde de la grâce du Christ et de sa paix bénie ![6]

Et c'est le laïcisme qui propage cette peste d'athéisme dans la société tout entière : Dieu ne préside plus à la fondation et à la vie des familles; le mariage, dont le Christ a fait « un grand sacrement », n'est plus qu'un simple « contrat civil »; l'école sans Dieu enseigne à l'enfant que la religion est sans prix; le paganisme des mœurs livre la jeunesse à l'attrait des fausses mystiques ou des tristes libertinages : jeunesse mûre pour de honteux abandons ou d'inhumaines violences.

Si la grâce chrétienne est d'abord un remède de l'humaine nature, ne fallait-il pas voir, en premier lieu, ce qu'est le mal pour comprendre le nécessaire bienfait du Sauveur, l'impérieuse nécessité du retour à l'Évangile total?

II. Le règne du Christ dans nos cœurs

Pie XI, devant ce chaos des nations, n'a jamais désespéré, au contraire. Pessimiste, il ne l'est ni par tempérament, ni par vocation. Sa science de l'histoire, sa connaissance de la société contemporaine, l'universalité et l'acuité de son observation, ce don de prévoir, dans des causes aux autres obscures, des effets encore lointains, sa foi en l'Évangile, le sentiment très vif et très lucide d'une protection providentielle sur l'Église et sur le monde, par la grâce du Christ, lui montrent, au-dessous des phénomènes de mort, un phénomène de vie.

Ce grand pape, en outre, est moderne : il aime son

6. *Ubi arcano, passim.*

temps, il est heureux de vivre dans une époque périlleuse où s'enfante, dans un effort inouï, un monde nouveau. Il ne gémira pas longtemps sur les ruines du capitalisme sans entrailles. Il dit adieu sans amertume à l'individualisme d'antan, au libéralisme falot. Le sursaut des nationalismes, l'exaspération des autarchies ne lui font pas peur : il sait les dangers qu'il nous faudra vaincre, mais il pressent qu'à travers ces crises atroces le monde tend vers une plus grande unité. L'unité, dans ce monde plein, où tout est continu, où tout se tient, s'impose comme une loi nécessaire : mais on ne la trouvera que dans le Christ, et Pie XI ne va plus cesser de le rappeler au monde.

Le Christ doit régner, mais *universellement*. Pie XI ne veut pas d'un christianisme éthéré, aliment d'une piété close. Sans doute le Sauveur est l'hôte adorable des âmes et tout enfin se ramène à ce mystère de présence divine : tout part aussi de cette foi personnelle et vivante qui nous unit d'amour à Jésus : *Vos autem dixi amicos*. « Je ne vous laisserai pas orphelins », « Je viendrai à vous », « Je me montrerai à vous », « demeurez dans mon amour » : tant qu'il y aura sur terre une âme touchée de la grâce chrétienne, ces mots auront pour elle un sens ineffable, dont la suavité s'éprouve et ne s'explique pas. Et la vertu seule de cette présence résiste à la pression du monde sur le chrétien : elle rend mensongers les calculs de ceux qui croient toujours qu'ils vont en finir avec le Christ et sa royauté.

Mais cette douceur et cette certitude que notre Sauveur est vivant et présent nous doit, si elle est vraie, égaler à notre vocation actuelle, selon toute l'exigence de notre temps. Exigence séculaire d'ailleurs, mais accrue dans un monde qui doit entendre partout le message de Jésus, sous peine de mort.

Si le Christ habite par la foi dans nos cœurs, nos cœurs sont dans nos corps, et de nos cœurs la présence divine doit rayonner à travers nos corps : je veux dire imprégner nos relations humaines. La vie humaine entière, en toute son extension, selon toute sa profondeur, doit être au Christ, être chrétienne : il faut que le remède soit aussi universel que le mal; le mal est un laïcisme totalitaire, nous devons lui opposer un christianisme également totalitaire.

La foi est un *absolu*. Si le Christ n'est pas l'unique Sauveur, s'il n'est pas « le Fils unique du Père », le seul « béni », le « seul saint », le seul « bien-aimé », qu'on anéantisse l'Église. Si le Christ est l'unique Sauveur, son empire doit être unique, sa présence doit partout s'affirmer : par son Église, son influence est partout nécessaire.

Pie XI a surtout souffert de l'apathie des faux dévots ou des timides chrétiens qu'effarouche la solidité diamantine de la logique du dogme, et qui pensent se sauver à l'abri de leur piété individuelle, quand le monde se perd et quand l'Église nous appelle tous à l'action. L'Église mobilise toutes ses forces pour accomplir sa tâche nécessaire, la seule nécessaire : établir le règne universel de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Peut-on vraiment aimer le Seigneur, à cette heure, sans donner à son Église ce témoignage d'amour?

Peut-on, en d'autres termes, se détourner de l'apostolat qui est possible à chacun, pour s'adonner à une sainteté plus quiète et plus sûre? A tous, aux prêtres, aux religieux, aux contemplatifs et aux actifs, Pie XI rappelle que la sainteté d'aujourd'hui requiert un regard sur le monde et un dévouement au monde : regard du contemplatif, que la vue de tant de maux doit porter à une pénitence plus austère, à une prière plus ardente;

regard de l'apôtre qui doit sentir au cœur l'angoisse de ses frères, la misère spirituelle de son milieu, et, tant qu'il peut, se porter au secours de ses frères en péril; regard de tout croyant sur soi-même, pour être au Christ selon toute la mesure d'amour et d'action que Jésus demande à chacun, mesure d'amour immense qui va jusqu'à la sainteté militante.

Au prêtre d'abord de donner l'exemple. « Le plus efficace moyen d'apostolat auprès des pauvres et des humbles est l'exemple du prêtre, l'exemple de toutes les vertus sacerdotales [...]. Dans le cas présent, ce qu'il nous faut surtout, c'est un exemple lumineux de vie humble, pauvre, désintéressée, copie fidèle de la vie du divin Maître [...]. Un prêtre qui est vraiment, évangéliquement pauvre et désintéressé fait des miracles de bien au milieu du peuple : tel un saint Vincent de Paul, un Curé d'Ars, un Cottolengo, un Don Bosco et tant d'autres. Au contraire, un prêtre avare et intéressé [...], même s'il ne se jette pas, comme Judas, dans l'abîme de la trahison, sera tout au moins un « airain sonore » inutile, une vaine « cymbale retentissante », trop souvent même un obstacle au bien[7] ».

Le prêtre donne l'exemple au peuple fidèle, mais le peuple entier doit le suivre. Pie XI enseigne, avec saint Paul, que nous sommes tous appelés à devenir des saints : *La volonté de Dieu, c'est votre sanctification* (I Thess., IV, 3). Et quelle sainteté! « *Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait* » (Matth., V, 48). Ce commandement de notre Sauveur nous concerne tous. « Nul ne doit s'imaginer que ce précepte s'adresse à un petit nombre d'âmes d'élite et qu'il soit loisible aux autres de s'en tenir à un degré de vertu inférieur.

7. *Divini Redemptoris.*

Cette loi, le texte est évident, astreint absolument tous les hommes, sans exception aucune. » Les saints seraient-ils donc pétris d'une autre pâte que nous, et pourrions-nous jouir, dans une autre pureté que la leur, de l'amitié divine? Ces héros chrétiens « ont tous connu les mêmes faiblesses de la nature que les autres fidèles et ont dû affronter les mêmes périls ». Comment donc ont-ils pu triompher? Saint Augustin nous en éclaire : « Dieu n'ordonne pas l'impossible, mais en commandant il t'avertit, et de faire ce que tu peux et de demander ce qui t'est impossible » (*De natura et gratia*, chap. XLIII, n. 50[8]).

Mais quelle tâche s'impose en ce temps aux « saints » de l'Église militante? Une grande pensée habite le cœur de Pie XI. La paix du Christ peut seule donner l'équilibre au monde : pour faire régner cette paix du Christ, nous devons d'abord être en paix avec le Christ. Nous avons à vivement réagir contre une certaine notion conceptuelle et abstraite de la foi. Pour bien des chrétiens tout se passe comme si Jésus n'était pas vivant et présent parmi nous; comme si nos offenses, nos ingratitudes et nos crimes n'atteignaient pas son Cœur très aimant et sa personne adorable. Sans doute, rappelle Pie XI dans l'encyclique *Miserentissimus*, notre Sauveur ne peut plus souffrir ni dans sa chair ni dans son âme, mais il nous aime d'un amour vivant; il a montré ce Cœur entouré de flammes, — ce Cœur « qui a tant aimé les hommes », — et qui ne peut nous aimer ingrats et pécheurs. Ainsi nous privons ce Cœur, par nos offenses, des joies de l'amour qu'il nous porte et des consolations

8. *Rerum omnium.*

dont notre fidélité le comblerait. La réparation s'impose donc à nous non seulement par justice — « l'offense faite à Dieu doit être expiée », « l'ordre doit être rétabli » —, mais aussi par amour : « Nous devons compatir au Christ saturé d'opprobres dans ses souffrances et Lui offrir, selon notre petitesse, nos consolations. » « A la consécration, continue le pape, par laquelle nous nous donnons à Dieu [...], nous devons ajouter l'expiation qui efface entièrement les péchés, de peur que, dans sa sainteté, la Souveraine Justice ne repousse notre honteuse indignité, et, loin d'agréer notre offrande, ne la rejette comme odieuse[9]. »

Ceci nous conduit au cœur du mystère du monde : mystère d'iniquité, mystère d'éternelle justice, mystère de châtiment, de pardon et de paix. Les chrétiens ne peuvent bâtir la cité à la manière des maîtres de la terre, en vertu de principes et de méthodes inspirés de la seule expérience positive ou rationnelle. Pour nous, le problème de la paix est d'abord une question de *justice divine*. La paix est virtuellement acquise au monde dans le Christ immolé. Cette paix n'est en fait réalisée au cours des temps, qu'en vertu d'une fidélité. La foi des fidèles — la foi vive, la foi qui sauve, l'acte humain — donne aux mérites du Christ de s'incarner dans nos générations charnelles, d'y prendre, si l'on peut dire, forme et valeur historique et de nous mouvoir à parfaite justice. Cette incorporation au monde de la sainteté de Jésus se fait en nos âmes par une participation mystique à son sacerdoce, à son sacrifice et à son oblation. Et Pie XI marque d'un trait vif la vocation des laïcs à ce « sacerdoce royal » dont parle saint Pierre. « La charge du mystérieux sacerdoce du Christ, de la satisfaction et

9. *Miserentissimus.*

du sacrifice » n'incombe pas aux seuls prêtres voués au saint ministère; « soit pour eux-mêmes, soit pour le genre humain tout entier, en expiation de nos péchés, les fidèles doivent concourir à cette oblation [...]. Plus notre oblation et notre sacrifice ressembleront au sacrifice du Christ, autrement dit, plus parfaite sera l'immolation de notre amour-propre et de nos convoitises, plus la crucifixion de notre chair se rapprochera de cette crucifixion mystique dont parle l'Apôtre, plus abondants seront les fruits de propitiation et d'expiation que nous recueillerons pour nous et pour les autres ».

Le pape touche ici au cœur même de notre sainteté, qui va devenir le vrai principe de notre apostolat. Comment pouvons-nous avoir part ainsi au sacrifice, à l'expiation, aux mérites, à l'efficace du Sauveur? En vertu de notre « religion » même. Notre religion de grâce est *relation d'amour* — et une force infinie traverse cet amour : la vertu même de Dieu, *virtus Dei in salutem*, dit saint Paul. « Entre les fidèles et le Christ, précise le pape, existe une admirable relation, semblable à celle qui relie la tête aux divers membres du corps; mais de plus, par cette mystérieuse communion des saints [...], les hommes et les peuples non seulement sont unis entre eux, mais encore avec Celui-là même *qui est la tête, le Christ*. C'est *de Lui que tout le corps, coordonné et uni par le lien des membres qui se prêtent un mutuel secours et dont chacun opère selon sa mesure d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité* (Ephés., IV, 15-16) [10].

Texte capital, vrai pivot de la pensée de Pie XI. La paix du Christ ne peut venir au monde que moyennant cette *fraternité de membres* réalisée entre tous les hom-

10. *Ibid.*

mes par la foi de tous répondant à l'appel du Sauveur et à l'action universelle de l'Église. Cette paix se doit propager comme la grâce chrétienne, comme la charité vraie, qui anime chacun au service de ses frères, les hommes, « selon sa mesure d'activité ».

Ainsi la participation mystique au sacerdoce du Sauveur, à son expiation et à sa sainteté, ne nous donne pas seulement de réparer, par justice et par amour, l'offense faite à Dieu, d'être purs et saints pour nous-mêmes, elle nous unit à l'immense amour de Jésus pour le monde, à cet amour qui fut le principe de son immolation pour nous tous, et cet amour doit nous porter — comme il le porta — à nous donner et dévouer pour le bien de tous nos frères, les hommes, membres comme nous — en acte ou en puissance — du même corps du Seigneur. La sainteté des chrétiens en ce sens est non seulement sacrale et sacerdotale, mais *apostolique* et conquérante. Apostolique et conquérante, elle doit l'être en ce temps plus que jamais.

III. Le règne du Christ dans le monde

Pie XI, de tout son enseignement, s'est élevé contre une erreur dangereuse : *l'individualisme spirituel.* Quelle illusion de croire que le salut est strictement individuel ! Rien n'est purement individuel dans la personne humaine, et plus on s'élève dans la vie de la personne, et plus cette vie devient relation, universalité, vie sociale et collective. Nous l'avons vu, pour le chrétien le sommet de la perfection se nomme « communion des saints » dans le Corps mystique du Christ : un corps immense que comprend l'Église universelle, militante, souffrante et triomphante. Plus un chrétien prend con-

science de lui-même, et plus il se sait coextensif au monde spirituel tout entier, à l'Église universelle et à Dieu même.

Mais cette vérité prend encore un autre sens pour le chrétien qui vit en société temporelle. Pour lui le salut — le salut personnel — n'est pas acquis une fois pour toutes; il ne lui est pas donné normalement, tout d'un coup, à la mort : son salut s'opère dans la société où il doit vivre et exercer les vertus méritoires de la gloire éternelle, *toutes* les vertus qui font la sainteté : les vertus intérieures, sans doute, ces vertus immanentes que Dieu seul voit, mais aussi les vertus extérieures, les vertus opérantes, qui sont coextensives à toute la vie de l'homme en société : vertus individuelles, vertus familiales, vertus professionnelles, vertus sociales, vertus politiques, vertus morales ou intellectuelles, toutes ces vertus doivent être chrétiennes pour être salutaires; aucune parcelle de vie ne doit être soustraite à la grâce du Christ, et aux régulations suprêmes de la charité qui tend vers l'éternel.

Ces vertus, le chrétien ne les peut normalement exercer qu'en un milieu chrétien : le milieu doit être homogène au sujet qui en vit. Seule une vertu exceptionnelle pourrait résister aux influences continues d'une atmosphère viciée.

D'où ce premier devoir des vrais chrétiens de conquérir au Christ leur milieu de vie, non pas d'abord pour exercer une sorte d'apostolat *gratuit* : mais par *nécessité vitale*. Les chrétiens de nos jours doivent se créer le milieu vital nécessaire à leur foi s'ils ne veulent pas périr étouffés dans un air mortel. C'est une loi fondamentale que Pie XI a génialement mise en lumière.

L'idée de conquête ne s'impose donc pas à eux de l'extérieur, comme une sorte de *surcroît*. Nous conqué-

rons par nécessité vitale. Nous devons conquérir notre milieu au Christ, ou être conquis au monde par ce milieu vainqueur. « Qui n'est pas avec moi est contre moi », « qui n'amasse pas avec moi dissipe. » Que de fois le grand pape a rappelé cette sentence du Maître ! Mais cette loi de l'expansion vitale, que la sainteté personnelle nous impose, s'avère d'emblée pour la société temporelle d'une fécondité salutaire.

Le chrétien vivant est porteur de vie : il opère par contagion de joie et par rayonnement de paix et, miracle de la grâce, splendeur du don divin, en accroissant ainsi la vie du Corps mystique, par la conquête de ses frères aux vertus divines, il donne à la société terrestre sa forme ultime, il assure son équilibre en Dieu, il l'étaie sur la loi éternelle. Aussi l'ouvrier doit conquérir au Christ la classe ouvrière et redonner par suite la paix au monde du travail, le père de famille doit de même fonder sa maison sur la « pierre angulaire », le maître d'école éduquer et instruire dans la vérité qui délivre, l'homme d'État gouverner par un principe éternel et rendre à la politique les règles de la loi divine. C'est tout le plan grandiose de l'Action catholique, qui prend forme et vie dans le Cœur même du Christ et du chrétien. Cet apostolat, Pie XI l'a défini dans une page sobre et profonde : « Les circonstances [...] nous tracent donc clairement la voie dans laquelle nous devons nous engager. Comme à d'autres époques de l'histoire de l'Église, nous affrontons un monde retombé en grande partie dans le paganisme. Pour ramener au Christ ces diverses classes d'hommes qui l'ont renié, il faut avant tout recruter et former dans leur sein même des auxiliaires de l'Église, qui comprennent leur mentalité, leurs aspirations, qui sachent parler à leurs cœurs dans un esprit de fraternelle charité. Les premiers apôtres,

les apôtres immédiats des ouvriers, seront des ouvriers; les apôtres du monde industriel et commerçant seront des industriels et des commerçants [11]. » Ainsi, la vie spirituelle la plus authentique, nous dirions la plus mystique, prend son vrai sens, et toute sa valeur dans l'âme du chrétien. On en saisit le courant et la divine dérivation : elle vient du Christ, notre chef, au plus intime de notre cœur, mais dans l'Église et par elle, elle féconde ensuite la société tout entière. « La vie surnaturelle et tout ce qui lui appartient [...], écrit Pie XI, a été confiée par Jésus-Christ à son Église, à elle seule. Or l'Église a toujours dit — en faits et en paroles — que l'Action catholique appartient à la vie surnaturelle [...] d'abord en tant qu'elle vise à une formation individuelle toujours plus parfaite, puis en tant qu'elle réalise un apostolat toujours plus efficace et plus étendu. » En sorte que la nécessité, la légitimité, l'indispensabilité de l'Action catholique » « participe à la nécessité, à la légitimité et à l'indispensabilité de l'Église et de sa hiérarchie pour *la formation et l'expansion de la vie surnaturelle* [12] ».

Cette vie surnaturelle, qui circule ainsi dans les veines du Corps mystique, et coule de sa source céleste aux infimes limites de ce monde, doit donc se répandre de proche en proche, et développer sa vertu salutaire dans la masse entière de cette humanité malade.

A la limite — limite qui ne sera jamais atteinte ici-bas — l'Action catholique doit étendre à la terre le règne du Christ et son influence de vie à toute la société temporelle. Cette perspective d'une conquête mondiale à l'Évangile, Pie XI l'eut toujours devant les yeux. Il

11. *Quadragesimo anno.*
12. *Chirographe au cardinal Schuster, Dobliamo,* 26 avril 1931.

pensait — il l'a redit de cent manières — que seul le règne universel du Christ donnera la paix au monde et avec la paix temporelle les conditions normales pour tous du salut éternel. Il faut relire, en terminant, cette page immortelle où le pape qui a tant lutté pour le bien des hommes leur rappelle la condition de leur bonheur : « Il ne saurait donc y avoir aucune paix véritable — cette paix du Christ si désirée — tant que tous les hommes ne suivront pas fidèlement les enseignements, les préceptes et les exemples du Christ, dans l'ordre de la vie publique comme de la vie privée; il faut que, la famille humaine régulièrement organisée, l'Église puisse enfin, en accomplissement de sa divine mission, maintenir vis-à-vis des individus comme de la société tous et chacun des droits de Dieu [...].

« Jésus-Christ règne dans la *société* lorsque, rendant à Dieu un souverain hommage, elle reconnaît que c'est de lui que dérivent l'autorité et ses droits, ce qui donne au pouvoir ses règles, à l'obéissance son caractère impératif et sa grandeur; quand cette société reconnaît à l'Église son privilège, qu'elle tient de son Fondateur, de société parfaite, maîtresse et guide des autres sociétés, non que l'Église amoindrisse l'autorité de ces sociétés — légitimes chacune dans sa sphère —, mais elle les complète très heureusement, comme le fait la grâce pour la nature; d'ailleurs le concours de l'Église permet à ces sociétés d'apporter aux hommes une aide puissante pour atteindre leur fin dernière, qui est le bonheur éternel, et les met plus à même d'assurer le bonheur de leurs membres durant leur vie mortelle.

« Il apparaît ainsi clairement qu'il n'y a de paix du Christ que par le règne du Christ, et que le moyen le plus efficace de travailler au rétablissement de la paix est de restaurer le règne du Christ. »

Cette paix du Christ, Pie XI l'appela toute sa vie de tous ses vœux; pour elle il dépensa son génie, son cœur et ses forces; pour elle, il offrit sa vie. Il mourut en redisant les deux mots qui résument son message : « Jésus, Paix. »

Cette paix ne peut régner sur terre que par l'action unanime et universelle des chrétiens, donnant partout leur concours à l'Église : quel vrai croyant voudrait se refuser à l'appel divin pour une action si nécessaire? N'allons-nous pas expier dans le sang nos lamentables carences? Si le monde unanime avait écouté ce grand pape, le Père commun !

Étienne Lajeunie, O. P.

Amour et trahison

« Tradendus... se tradidit »

Parmi les beautés littéraires et mystiques dont se compose l'office du Saint-Sacrement, l'hymne des Laudes tient une place à part, tant le divin poète a su condenser de richesse de pensées en de courtes stances d'une frappe ferme et concise. Aussi bien ce *Verbum supernum*, d'où provient l'*O salutaris hostia* que l'usage a popularisé, demeure-t-il pour les dévots de l'Eucharistie une mine inépuisable de considérations pieuses et profondes. Creuser la vigoureuse antithèse de la seconde strophe s'impose aux approches des semaines consacrées à la Passion du Sauveur, et l'on ne peut que se féliciter de posséder ces vers exempts des retouches pédantes qui se sont attaquées à d'anciennes odes sacrées. En voici la teneur :

In mortem a discipulo
Suis tradendus æmulis,
Prius in vitæ ferculo
Se tradidit discipulis.

Faute de pouvoir rendre par une formule adéquate ce texte qui défie toute traduction, nous nous résignons à en donner prosaïquement le sens :

« Sur le point d'être livré par son disciple à ses adversaires pour être mis à mort,

Jésus s'est, auparavant, livré à ses disciples dans un mets qui donne la vie. »

En ces quatre vers que d'oppositions! Opposition entre la mort et la vie; opposition entre les rivaux jaloux et les disciples dociles; opposition entre la traîtrise et la fidélité; et surtout opposition entre les deux modes de *livrer* le corps du Christ : l'un avec des moyens et un but perfides aboutissant à la mort, l'autre avec un moyen agréable et un but transcendant, la vie spirituelle intense ici-bas, la vie éternelle pour l'avenir. Opposition enfin entre le mobile des deux livraisons (si je puis ainsi parler), ici une basse passion, là le plus pur et le plus généreux des amours.

Diptyque saisissant qui mérite d'être contemplé à loisir, double tableau offrant le spectacle d'une insigne trahison réparée et même prévenue par la plus insigne des miséricordes.

I

Quand les théologiens traitent des degrés de la responsabilité des hommes qui ont coopéré à la mort de Jésus, ils n'hésitent pas à donner la première place à Judas, bien que celui-ci ait cédé à une impulsion moins perfide, semble-t-il, que l'envie et la haine agissant dans le cœur des princes des prêtres et de leurs affidés. N'y a-t-il pas en apparence une plus grande culpabilité à agir par envie et par haine, par le désir de donner la mort qu'à se laisser entraîner par un appétit déréglé de l'argent? Judas n'est-il pas un faible, un pauvre homme? Céder à la séduction de trente deniers nous fait hausser les épaules. Quant aux grands seigneurs du sacerdoce,

bien rentés, aux scribes versés dans la connaissance de la Loi jusqu'au dernier *iota*, ils se trouvent certainement sous l'emprise des passions les plus cruelles, alliées à l'illumination de la science des textes sacrés. Ils paraissent plus redoutables que méprisables. Et pourtant, ils ne sont pas sans excuse. Le haut degré de leur situation, la chaîne de leurs traditions ancestrales, les doctrines dont ils étaient nourris depuis l'enfance, tout cela avait façonné dans leurs cerveaux un idéal éloigné de la simplicité évangélique, étranger au mystère de la Passion, incompatible avec la disparition de leur culte et de leur loi. Un voile épais couvrait les yeux de la Synagogue. Pour ceux qui s'obstinaient à y chercher un refuge inviolable, la sagesse mystérieuse que Dieu a prédéterminée, avant les siècles, restait cachée, « cette sagesse qu'au dire de saint Paul, nul des chefs de ce siècle n'a reconnue — car, s'ils l'avaient reconnue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire[1] ».

A Judas, cette sagesse n'avait point été cachée, c'est ce qui aggrave son cas comme celui des chrétiens éclairés qui en imitent la félonie. Il ne peut alléguer en sa faveur l'ignorance, pas même l'ignorance voulue que saint Thomas reconnaît dans la conduite des grands prêtres[2]. Sa culpabilité est plus grande, pour Cajetan cela ne fait aucun doute, car Judas était un Apôtre. « Non seulement il avait vu les miracles du Christ, mais il en avait fait au nom du Christ en bénéficiant de son pouvoir, comme les autres Apôtres (Matth., x, 1). Il avait confessé que Jésus était le Messie (Matth., xvi, 10), en approuvant la réponse que Pierre fit pour tous les disciples : « Tu es le Christ », etc. Et, en bref, à la malice

1. I Cor., II, 8.
2. *Somme Théol.*, III[a] P., q. XLVII, 5.

qui fut commune à lui et aux princes des prêtres, il a ajouté une ingratitude insigne; en outre, au genre du péché, il a joint la honte de la trahison. A lui s'applique la gravité du péché dont il est parlé dans un psaume (54, 13 sq.) : « Ce n'est pas un ennemi qui m'outrage : je le supporterais ; ce n'est pas un adversaire qui s'élève contre moi : je me cacherais devant lui. Mais toi, tu étais un autre moi-même, mon confident et mon ami. Nous vivions ensemble dans une douce intimité[3]. »

L'acte de trahison ne fut pas chez Judas le fruit d'une impulsion subite. Son projet fut longuement mûri. Il s'entend avec les autorités judaïques; au cours de ses entrevues, il traite, discute et passe un marché; il sera fidèle au pacte convenu, plus fidèle à cet engagement misérable qu'à son attachement au Maître. Rien ne le fait revenir en arrière, ni le triomphe symbolique du Jour des Rameaux, ni la douce intimité de la dernière Cène où il met la main dans le plat en même temps que le Sauveur. Rompre avec un commensal passait cependant chez les Anciens pour une scélératesse, en tant qu'on foulait aux pieds le lien sacré établi entre les convives par la participation au même repas. Rien n'allume en l'âme du traître le feu du remords, pas même la condescendance dont fait preuve le Fils de Dieu en lui lavant les pieds, ces pieds impatients de le porter chez ceux qui doivent lui verser trente pièces d'argent.

Du moment que Satan est entré en lui à la fin du repas d'adieu, rien ne l'arrête. Il va... et nous le retrouvons à Gethsémani. Il a pénétré dans le jardin à la tête d'une bande de gens armés d'épées et de bâtons. Les policiers de Caïphe épient à la lueur des torches le signe convenu,

3. Synave, *Somme Théol. traduite*, III[a] P., *Vie de Jésus*, t. III, pp. 195 sq.

non pas un geste quelconque de la main ou une parole. « Celui que je baiserai, c'est lui, arrêtez-le. » Et aussitôt s'approchant de Jésus, il dit : « Salut! Maître » et il le baisa. La mesure de l'ingratitude et de la malice était comble, pas assez cependant pour amener sur les lèvres de Jésus un mot indigné. Voilà comment le Sauveur fut *livré* en vue de la mort par le signe même de l'amitié.

Mais ce corps sacré que la trahison vouait au dernier supplice n'était pas en la complète possession de ses ennemis. L'empire que ces derniers croyaient avoir sur lui définitivement n'était efficace qu'autant que le divin prévenu le permettait, car son amour n'était pas étranger à cette arrestation qui allait le conduire au Calvaire.

II

On connaît le fameux passage de l'épître de saint Jude (9) où l'archange Michel se trouve en altercation avec le diable au sujet du corps de Moïse. L'archange revendiquait la dépouille du Législateur pour lui assurer une digne sépulture, Satan s'y refusait, mais il dut céder à l'intimation formelle de Dieu. D'une façon analogue, le corps du Christ a été comme l'enjeu d'une lutte entre la trahison et l'amour. Mais Jésus n'a pas laissé le temps à l'altercation, son amour des hommes ayant prévenu leur haine : *Oblatus est, quia ipse voluit.* Il a été livré, parce qu'il l'a bien voulu.

Judas a beau se hâter, il a été devancé. Toutes les précautions qu'il prend pour ne pas éveiller les soupçons, pour fixer l'heure et le lieu de la trahison, pour donner le signal de la capture, sont parfaitement inutiles. Il a été devancé, devancé par l'acceptation du calice sous les Oliviers, devancé par la consécration du pain et du vin au

cours de la Cène. Avant que le traître ne le livrât, Jésus s'était livré lui-même, se donnant ainsi l'avantage dans la lutte avec les suppôts de l'Adversaire. « Sur le point d'être livré par son disciple, il s'est auparavant livré à ses disciples » non pour la mort, mais pour la vie. *Prius in vitæ ferculo se tradidit discipulis.*

On ne saurait trop admirer les ingénieuses prévenances de la charité du Sauveur à l'égard des hommes, de cette *philanthropie*, comme disent les Pères Grecs, qui fait entrer les manœuvres perverses des créatures dans l'économie même de la Rédemption. Avant d'être livré aux grands prêtres par le disciple prévaricateur, avant d'être remis à Pilate par la jalousie et la haine des chefs de la nation, avant d'être abandonné aux bourreaux par la faiblesse du procurateur, tous instruments des secrets desseins de Dieu, le Seigneur s'était livré lui-même, au Cénacle, dans le pain et la coupe eucharistiques. Que lui importait de passer de mains en mains pour être jugé, d'être soumis aux outrages et condamné à mort puisqu'il laissait sur terre la semence d'une vie surabondante et inextinguible? D'autant plus que cette vie tirait sa source de cette mort même, de ces supplices qu'il voulait en tant que Dieu et auxquels il se livrait en tant qu'homme par un vouloir conforme à celui de son Père.

Il est donc très juste de dire que le Sauveur s'est livré lui-même et que l'acte par lequel Judas livra, à sa façon, le Sauveur fut permis comme l'un des moyens prévus par Dieu pour la réalisation du grand œuvre de la Rédemption. Trahir c'est livrer, les deux notions ne trouvent dans le latin qu'une seule expression : le verbe *tradere* et le substantif *traditio*. L'action ainsi dénommée se juge diversement en bien ou en mal suivant le mobile d'où elle procède. Comme c'est par amour que le Père a livré le Fils et que le Fils s'est livré lui-même, ils ont, pour cela

même, droit à nos louanges et à nos actions de grâces. Mais Judas ayant livré le Christ par cupidité, les Juifs par envie, Pilate par respect humain, ceux-ci encourent de ce fait culpabilité et réprobation.

Quant à l'acte de se livrer par l'eucharistie, chanté si dignement par saint Thomas d'Aquin, il déborde d'une telle surabondance d'affection et de richesses spirituelles, il témoigne d'un tel désir d'union qu'on ne saurait concevoir donation plus « absolue », plus désintéressée. Ce don inouï sous les espèces inertes du pain et du vin, accessibles à tout le monde et sans défense, sollicite de l'âme chrétienne le baiser sincère et aimant, propre à effacer le souvenir du baiser de la trahison et à témoigner à Celui qui se donne de la sorte l'amour qu'avaient pour lui les disciplea fidèles.

Jérusalem.

F.-M. Abel, O. P.

L'oblation dans le corps mystique

Comment s'unir au sacrifice de la messe

Saint Paul nous livre un grand secret de perfection en un texte admirable de son Épître aux Éphésiens. v, 2 : « Suivons, dit-il, l'exemple du Christ qui nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur. »

C'est en nous unissant à son sacrifice, en l'imitant en notre vie, pour notre compte, que nous réaliserons l'idéal d'amour qu'Il nous propose. Pour qui veut vraiment suivre en cette voie Notre-Seigneur, cette question se pose donc : comment devons-nous toujours plus intimement nous unir au Sacrifice de la Messe, pour en vivre et imiter le Christ dans son oblation?

Pour cela il faut considérer surtout la vie des saints dont l'oblation personnelle s'unit précisément chaque jour davantage à celle qui est toujours vivante au cœur de Jésus, prêtre principal du sacrifice de la Messe. Nous sommes ainsi conduits à parler de l'oblation dans le Corps mystique, ou de celle des membres du Christ, incessamment vivifiés par Lui pour lui devenir plus conformes. De ce point de vue nous parlerons d'abord de l'oblation personnelle de la Très Sainte Vierge, de celle des prêtres qui ont le plus vécu de l'idéal sacerdotal, de celle des martyrs, de celle des grands malades et de tous ceux qui portent saintement leur croix.

L'oblation de Marie.

A l'oblation que Jésus n'a jamais cessé de faire de lui-même, Marie s'est unie plus que personne dans le cours de sa vie terrestre, depuis l'instant où elle a compris qu'elle devait donner le jour au Sauveur. Cette oblation existait en son cœur à Béthléem, plus encore lorsque, à la Présentation de Jésus au Temple, elle entendit les paroles du vieillard Siméon. De même pendant la fuite en Égypte, puis dans le silence de la maison de Nazareth, enfin en voyant les difficultés croissantes du ministère de Jésus, l'acharnement des pharisiens, et surtout au pied de la Croix. *Elle a offert son Fils* pendant qu'il s'offrait pour nous; *elle s'est offerte* avec Lui, en Lui, par Lui; elle a mérité ainsi pour nous au sens large du mot mérite (*de congruo*) tout ce que le Sauveur nous méritait au sens strict (*de condigno*).

Marie n'avait rien à expier pour elle, elle était l'Immaculée conception, elle avait été préservée de la souillure originelle et ainsi rachetée aussi parfaitement que possible par les mérites futurs de son Fils; dans la suite, elle n'a jamais commis la moindre faute; mais, pour nous, elle s'est associée aux terribles souffrances, aux humiliations de Jésus, à sa grande œuvre rédemptrice. Elle s'y est associée plus que personne ici-bas, plus que les grands saints, que les Apôtres, que les martyrs, que les stigmatisés, selon la plénitude de grâce et de charité qu'elle avait reçue, au point de mériter le titre de *Co-rédemptrice* et de *Médiatrice universelle* au-dessous de Notre-Seigneur, en Lui, avec Lui et par Lui.

Marie n'a pas reçu le caractère sacerdotal, mais elle a reçu, comme le dit M. Olier, « la plénitude de l'esprit du sacerdoce » qui est l'esprit du Christ rédempteur.

Pensons dès lors à la manière dont la Très Sainte Vierge s'unissait au sacrifice de la Messe que célébrait devant elle l'Apôtre saint Jean. Elle-même ne pouvait pas consacrer et par là convertir la substance du pain en celle du corps du Christ; mais elle comprenait mieux encore que saint Jean, et mieux que personne après Jésus, que ce sacrifice de nos autels perpétue en substance celui de la Croix, en commémorant l'immolation sanglante, par l'immolation mystique ou sacramentelle. Celle-ci devait être singulièrement expressive pour la Mère des Douleurs qui ne pouvait oublier le drame du Calvaire : elle le portait toujours gravé en son cœur virginal et maternel.

Plus que personne Marie a compris que le Prêtre principal au sacrifice de la Messe, c'est Notre-Seigneur toujours vivant, qui continue de s'offrir, en intercédant pour nous et en nous appliquant le fruit de ses mérites. Marie a vu dans cette continuation de l'oblation intérieure du Rédempteur toujours vivant au ciel et rendu présent sur l'autel, *le point de conjonction* du culte d'adoration et d'action de grâces de la patrie céleste avec celui de l'Église militante.

A l'immolation sacramentelle de la Messe, Marie unissait celle de son cœur, l'acceptation généreuse de toutes les peines qu'elle éprouvait en ces temps douloureux de l'Église naissante, où trois siècles de persécution commençaient. La Très Sainte Vierge *continuait ainsi de s'offrir*, comme à la Croix, dont elle gardait au fond du cœur un si vif souvenir. *Elle s'offrait* pour l'extension du règne de son Fils, *pour l'apostolat des Douze qu'elle fécondait grandement* par sa prière et son esprit d'immolation. Les Douze étaient ses fils de prédilection, elle les suivait spirituellement dans toutes leurs courses apostoliques. Elle s'offrait pour les âmes tentées, pour celles qui étaient éprou-

vées, pour obtenir la force aux martyrs et leur triomphe sur l'esprit du mal.

Marie a été ainsi jusqu'à sa mort associée à l'œuvre rédemptrice de Jésus, et c'est pourquoi elle a aussi été associée à sa gloire le jour de l'Assomption. Depuis lors elle reste « par Lui, avec Lui, et en Lui » la Médiatrice universelle qui intercède pour nous et nous distribue les grâces dont nous avons besoin à chaque minute, en exauçant la prière : « priez pour nous, pauvres pécheurs, *maintenant* et à *l'heure de la mort*. Ainsi soit-il ». Marie est Médiatrice universelle, parce que, en sa qualité de Mère de Dieu, elle s'est associée plus que personne à l'oblation de Notre-Seigneur, à l'acte d'amour réparateur qui a sauvé le monde.

L'oblation personnelle du prêtre, ministre du Christ.

A l'exemple de Marie, le prêtre qui participe au sacerdoce du Christ, doit se rappeler que Jésus est à la fois prêtre et victime; et donc il doit participer aussi, dans la mesure voulue pour lui par la Providence, à l'état de victime du Sauveur; c'est-à-dire qu'il doit travailler à sauver les âmes par les mêmes moyens que Jésus, et, parmi ces moyens, il y a la croix.

Le Sauveur s'adressant à tous, rapporte saint Luc, IX, 23, dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et me suive. » Ces paroles, dites pour tous les chrétiens, sont dites plus spécialement pour le prêtre, pour celui qui est pasteur d'âmes et qui doit savoir donner sa vie pour ses brebis, lorsqu'il est nécessaire, à l'exemple de son Maître.

Ainsi l'ont compris les grands évêques qui ont donné leur vie pour leur troupeau, pendant les siècles de persé-

cutions. Ainsi l'ont compris les prêtres saints comme un saint Bernard, un saint Dominique, un saint Charles Borromée, un saint Philippe de Néri, plus près de nous un Curé d'Ars offrant toutes ses souffrances pour sa paroisse en offrant le corps et le précieux sang de Notre-Seigneur. De même, encore, l'ami du Curé d'Ars, le vénérable P. Chevrier, de Lyon, qui disait aux prêtres qu'il formait : « Le prêtre doit être *un autre Christ*, et, en pensant à la Crèche, il doit se rappeler qu'il doit être pauvre dans le logement, le vêtement, la nourriture, le service; qu'il doit être humble d'esprit et de cœur, vis-à-vis de Dieu et des hommes ; plus on est pauvre, plus on s'abaisse, plus on glorifie Dieu, plus on est utile au prochain. *Le prêtre doit être un homme dépouillé.* — En se rappelant le Calvaire, il doit penser à mourir à lui-même, à son corps, à son esprit, à sa volonté, à sa réputation, à sa famille et au monde; il doit s'immoler par le silence, la prière, le travail, la pénitence, la souffrance, la mort. Plus on est mort, plus on a la vie, plus on donne la vie. *Le prêtre doit être un homme crucifié.* — En pensant au Tabernacle, il doit se rappeler que par charité il lui faut donner son corps, son esprit, son temps, ses biens, sa santé, sa vie, et donner aux autres la vie par sa foi, sa doctrine, ses paroles, ses prières, ses pouvoirs, ses exemples. Il doit devenir comme du bon pain pour les âmes. *Le prêtre doit être un homme mangé* [1]. »

Cet homme, qui était le P. Chevrier, comme le Curé d'Ars a dû faire plus de bien qu'un Napoléon qui avait dans sa tête des plans pour quarante empereurs.

De même, encore plus près de nous, le P. Charles de Foucauld comprit profondément la nécessité de l'oblation

1. Ceci est le résumé du *Tableau de Saint-Fons* composé pour ses disciples par le vénérable P. Chevrier et rapporté dans sa *Vie* par Antoine Lestra, Paris, Flammarion, 1934, p. 165.

et de l'immolation personnelle en union avec celle de Jésus à la Messe ; et c'est pourquoi, célébrant le saint sacrifice pour disposer les musulmans, au milieu desquels il vivait, à recevoir la lumière de l'Évangile, il s'offrit lui-même, afin de sceller de son sang son apostolat. Il avait écrit ce *Memento* sur la première page d'un carnet qu'il portait toujours sur lui : « Vivre comme si tu devais mourir martyr aujourd'hui. Plus tout nous manque sur terre, plus nous trouvons ce que la terre peut nous donner de meilleur : la Croix. Plus nous embrassons la Croix, plus nous étreignons étroitement notre Époux Jésus qui y est attaché », l'Époux des âmes qui les assimile à Lui.

L'oblation des martyrs, en union avec celle de Jésus.

En parlant de l'oblation personnelle de soi-même en union avec celle du Sauveur, il faut penser particulièrement à celle des martyrs. Le martyr, qu'il soit prêtre ou ne le soit pas, offre sa vie plutôt que de renier sa foi chrétienne ou telle autre vertu dont la foi chrétienne nous fait un devoir. Le martyre est ainsi un acte de la vertu de force, au service de la foi et de l'amour de Dieu ; c'est même le plus grand signe de l'amour de Dieu, car « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime », comme l'a dit Notre-Seigneur.

Le martyr préfère garder son âme unie à Dieu que de la garder unie à son corps ; et en sacrifiant son propre corps, en versant son sang, il en fait l'usage le plus sublime qu'il en puisse faire ; son sang est répandu en témoignage de la vérité divine de la foi. Le martyr aime ainsi son sang pour Dieu, il le lui offre ; et ce sang, uni au précieux sang du Sauveur, devient particulièrement

fécond. Il fait germer de nouvelles générations de croyants.

C'est ainsi que, pendant les trois siècles de persécution de l'Église primitive, le sang des martyrs fécondait la terre et suscitait de très nombreuses conversions ; le nombre des églises se multipliait avec celui des martyrs.

C'est ce que nous reverrons, espérons-le, en Russie et en Espagne, dans une restauration des églises rendues au culte chrétien.

Depuis plusieurs années l'oblation personnelle de ceux qui, dans les prisons de Russie, unissent leurs souffrances au sacrifice eucharistique, doit être précieuse aux yeux de Dieu. En particulier, lorsqu'en ces prisons les prêtres persécutés célèbrent la messe, en cachette, sur une pauvre table avec un morceau de pain et quelques gouttes de vin obtenues à grand peine malgré la vigilance des gardiens. De même quel n'est pas le prix des messes qui ont été célébrées récemment en Espagne, malgré la menace des pires tortures, comme à l'époque des catacombes !

L'oblation personnelle de tous ceux qui ont a porter leur croix.

Enfin au sacrifice non sanglant de la Messe s'ajoute quotidiennement l'immolation douloureuse de tous ceux qui portent surnaturellement leur croix avec patience et amour en union avec Notre-Seigneur. En eux se réalise parfois ce que saint Paul écrivait aux Colossiens, 1, 24 : « Maintenant je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son Corps qui est l'Église. » Il ne manque rien aux souffrances du Christ en lui-même, sa Passion a une valeur infinie et surabondante ; mais il

manque quelque chose au rayonnement de la Passion du Sauveur en nous, en son Corps mystique qui est l'Église. A la Messe, l'immolation de Jésus n'est plus sanglante et douloureuse comme sur la croix, mais l'immolation douloureuse doit continuer dans le Corps mystique du Sauveur et continuera jusqu'à la fin du monde. Comme nous le disait une servante de Dieu qui a vécu longtemps de cette vérité : « Le Corps mystique du Christ ne peut pas plus vivre sans la souffrance, que nos yeux sans la lumière du soleil. Ici-bas, plus une âme est proche de Dieu, c'est-à-dire plus elle aime, plus elle est vouée à la souffrance[2]. »

Pour ces âmes, le sacrifice de la Messe auquel elles s'unissent par leurs souffrances portées avec amour, prend un très grand sens; elles comprennent qu'il faut continuer à sauver les hommes par les mêmes moyens que Notre-Seigneur, en Lui, avec Lui et par Lui. Elles complètent ainsi à leur manière le sacrifice sacramentel de la Messe, en fournissant au Sauveur une humanité de surcroît où Il continue en quelque sorte à souffrir pour les pécheurs; en ce sens, le Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde, dans les membres de son Corps mystique, et il y a ainsi une nouvelle application très féconde de ses mérites passés. Ce doit être une joie de penser que notre Sauveur ne souffre plus et que nous pouvons souffrir à sa place pour sauver des âmes en Lui et par Lui.

Nous en trouvons un grand exemple dans la vie du saint abbé Girard, sous-diacre de Coutances, mort en 1921, après vingt-deux ans de souffrances. Cette vie a été écrite sous le titre de *Vingt-deux ans de martyre*, par Myriam de G., qui elle-même est clouée sur un lit de

2. *Mère Françoise de Jésus, Abrégé de sa vie et extraits de ses écrits*, p. 53.

douleur depuis vingt-trois ans. Ce saint abbé, après son sous-diaconat, fut atteint de la tuberculose des os aux genoux, malgré plusieurs opérations il ne guérit pas; il avait une âme ardente, très désireuse d'apostolat, et se voyant ainsi immobilisé, il alla plusieurs fois à Lourdes demander sa guérison; il obtint une grâce plus grande : celle d'offrir quotidiennement ses souffrances continuelles pour féconder l'apostolat des prêtres de sa génération. On le porta ensuite plusieurs fois à Lourdes, non plus pour obtenir sa guérison, mais il acceptait les grandes fatigues de ce pèlerinage pour la conversion des pécheurs. Après ces vingt-deux ans de martyre, son pauvre corps, rongé par la tuberculose, n'était plus qu'une plaie, et en mourant, il acceptait de continuer à souffrir autant d'années encore, s'il le fallait. Son immolation douloureuse unie à celle de la Messe avait fait de lui un saint, et dut obtenir la conversion d'un grand nombre d'âmes.

Il faut ajouter enfin l'oblation de ceux qui souffrent le martyre du cœur, comme il est arrivé à bien des fondateurs d'Ordre pour sceller de leurs souffrances leur fondation, comme Jésus l'avait fait pour la fondation de l'Église. C'est ce qu'on voit dans la vie de saint Paul de la Croix, dans celle de saint Alphonse de Liguori, de saint Jean-Baptiste de la Salle. En particulier saint Paul de la Croix, après avoir été élevé déjà à une union intime avec Dieu, à l'union transformante, connut quarante-cinq années de désolation, qui furent comme la soustraction de la lumière spirituelle; il lui semblait qu'il perdait la foi et l'espérance; il se croyait abandonné de Dieu. La violence de ses peines intérieures était telle qu'il ne trouvait plus spirituellement l'air respirable nulle part, et son âme s'élevait alors incessamment vers Dieu dans un élan héroïque. Il se sentait alors quelquefois attiré dans les plaies de Jésus, et Jésus en Croix lui dit un jour : « *Tu*

es dans mon cœur » ; la Passion de Jésus fut comme imprimée en son cœur[3]. La Messe, dite par un tel serviteur de Dieu, devait avoir pour lui un sens singulièrement profond, il était devenu vraiment *un autre Christ*, et, par les mêmes moyens que son Maître, il sauvait certainement beaucoup d'âmes, par Lui, avec Lui et en Lui. On comprend pourquoi le vrai chrétien a toujours des luttes et des contrariétés à offrir, à l'exemple du Sauveur.

On s'explique, dès lors, pourquoi nous devons unir au sacrifice de la Messe l'oblation de nos souffrances quotidiennes, petites ou grandes. Nous ne devons pas exagérer l'importance ou le caractère pénible de nos croix, mais, même si elles sont petites, elles peuvent avoir une vraie valeur sanctificatrice lorsqu'on les offre humblement par un véritable amour de Dieu et des âmes en Dieu ; ce sont des fleurs spirituelles offertes au Très-Haut. Et l'oblation toujours vivante au Cœur de Jésus entraîne les nôtres et augmente leur prix.

On comprend de ce point de vue que de grands théologiens ont souvent dit : *le Christ*, prêtre principal du sacrifice de la Messe, *en continuant de s'offrir, offre aussi tout son Corps mystique* et particulièrement l'amour de ceux de ses membres qui souffrent le plus, comme lui-même a souffert[4]. Cette offrande de soi-même, unie à celle

3. *Oraison et ascension mystique de saint Paul de la Croix*, par le P. Gaëtan du Saint Nom de Marie, 1930, pp. 115 sq.

4. Tel fut, en particulier, l'enseignement de saint Cyprien, de saint Augustin, de saint Bonaventure, de saint Albert le Grand, de saint Thomas. Comme le montre M. Lepin dans son beau livre : *L'idée du sacrifice de la Messe d'après les théologiens*, 1926, pp. 70 sq., 95 sq., 148 sq., 164 sq., 179, 210.

Ce point de doctrine fut aussi bien mis en lumière par le P. de Condren, par M. Olier et Bossuet. Cf. *ibidem*, pp. 485-496, 512-513 et 754-757. Tous ces maîtres trouvent cet enseignement symbolisé à la Messe en ceci que la goutte d'eau versée dans le vin qui doit être consacré représente les fidèles dont l'oblation doit s'unir à celle de Notre-Seigneur.

de la Messe, a une valeur méritoire, une valeur impétratoire ou de demande, une valeur réparatrice, pour effacer nos péchés et nous obtenir la remise de la peine qui leur est due. Cette offrande, lorsqu'elle continue toute la journée, au milieu des difficultés qui se présentent, est comme le rayonnement de la Messe et de la communion, qui nous fait participer aux sentiments profonds de Jésus, Prêtre et Victime. Mais, plus encore que nos peines, nous devons offrir souvent à Dieu le précieux sang de son Fils.

De ce point de vue, on comprend aussi de mieux en mieux la prière que Notre-Seigneur suscite sous des formes variées à bien des âmes intérieures en ce moment où la persécution sévit en Espagne, en Russie, en Allemagne, au Mexique, etc. Redisons-la, par manière de conclusion pratique : « Seigneur, au moment où se répand dans le monde un esprit d'indépendance absolue, un orgueil poussé jusqu'à l'athéisme, soyez comme l'âme de mon âme, donnez-moi une intelligence plus profonde du mystère de la Rédemption, de vos saints anéantissements, remède de tout orgueil. Donnez-moi le désir de participer à vos anéantissements salutaires, dans la mesure voulue pour moi par la Providence, et faites-moi trouver dans ce désir la force, la paix et quelquefois la joie. » — Voilà bien l'oblation personnelle qui doit s'unir à celle de la Messe, pour que nous vivions du Saint Sacrifice et y participions chaque jour un peu mieux; pour que les membres du Corps mystique soient vraiment unis à leur Chef, et vivent en Lui, par Lui et avec Lui.

Fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

Une voyante parisienne : Marie Rousseau [12]

(*Suite*)

Elle commence, cette mission, par un premier geste qui paraît sans importance, un épisode menu de la vie du quartier, et qui s'éclairera plus tard d'une façon singulière.

C'est en 1629, pendant le Carême. La foire Saint-Germain bat son plein. Parmi les jeunes seigneurs qui vont se montrer dans les allées couvertes, boire et jouer dans les tripots, il y a des *abbés* : adolescents pourvus, suivant les habitudes du temps, de bénéfices ecclésiastiques, et qui doivent faire une carrière d'Église, tout en restant dans le monde. Cinq d'entre eux, une bande d'amis, en sortant de la Foire se sont arrêtés à la porte d'un cabaret. On les reconnaît à leurs justaucorps et leurs bas violets; et leur mise soignée, leur cravate d'un point à la mode, montrent qu'ils sont jeunes gens de condition. Soudain, une femme les aperçoit, traverse la rue et vient à leur groupe. Elle s'est indignée de les voir parmi la foule qui cherche plaisir ou même aven-

12. Voir *La Vie Spirituelle* du 1er mars 1938, pp. 263 ss.

ture dans ce carnaval. Hardiment, elle les interpelle (songeons qu'elle est du peuple, et n'a guère plus de trente ans) : « Hélas ! Messieurs, que vous me donnez de peine ! Il y a longtemps que je prie pour votre conversion. J'espère qu'un jour Dieu m'exaucera [12]. »

On n'oserait garantir les paroles; mais la démarche est certaine, et suffisamment étrange. Elle le sera surtout dans la suite. Marie Rousseau — car c'est elle qui est allée semoncer les jeunes abbés — y fait une allusion rapide dans son journal, à la date du 16 septembre 1641 :

> Il est vrai que je t'aime par-dessus les âmes qui n'aiment que leurs âmes seules, et comme tu m'as aimé toujours... Je n'ai jamais bougé d'auprès de toi, te promettant un homme pour le travail que j'ai toujours voulu faire en toi pour mon œuvre (c'était M. Olier), pour lequel j'avais demandé la conversion de l'amour qu'il avait pour les créatures en l'amour de son Créateur... sans l'avoir jamais vu qu'une seule fois à la porte d'un cabaret environ l'année 1629, et ceux de sa bande, où j'ai reconnu qu'il y avait à travailler pour eux à l'intérieur, puisqu'ils étaient à la porte d'un cabaret habillés de satin violet... En esprit, je vis que c'était la persévérance de mes prières qui donnait sujet à mon bien-aimé Jésus de me les donner pour son saint travail...

Curieux commentaire ! Notez que Marie Rousseau ne connaît aucun de ces jeunes gens, qu'elle ignore jusqu'à leurs noms. Et voici qu'elle nous laisse voir que depuis longtemps elle prie pour eux, pour les arracher au siècle et les amener à la moisson du Père. Elle a *reconnu* les ouvriers de l'œuvre qu'elle souhaite et qu'elle attend; elle est allée vers eux, poussée par une lumière qui lui éclaire soudain l'avenir. Deux d'entre eux au moins (les autres nous sont restés inconnus) seront les

12 *bis. Histoire des quatre Évêques compromis dans la cause de Port-Royal.* L'un de ces jeunes gens était Étienne-François de Caulet, plus tard évêque de Pamiers.

principaux artisans de la réforme du faubourg. Mais ils n'y songent guère pour l'instant. Seule Marie Rousseau en est avertie. Et, aussitôt que l'éclair a lui, tout retombe dans la nuit : ce n'est que douze ans plus tard qu'elle rencontrera M. Olier, et que s'accompliront les choses qu'elle attend.

L'admonestation avait un peu étourdi les jeunes abbés. Sur l'un d'eux, elle dut faire une vive impression. Jean-Jacques Olier, étudiant en théologie, bel adolescent de vingt et un ans, encore assez vain de sa situation mondaine, de ses belles relations, était déjà pourtant poussé par la grâce vers une vie plus détachée. Il n'avait plus l'âme en repos dans ses vanités. Parlant de cette époque, il dira dans ses *Mémoires* : « La Sainte Vierge, sous la protection de laquelle j'étais né, travaillait de toutes parts et mettait en prières toutes ses servantes pour ce sujet [sa conversion]. » Et, mystérieusement averti, lui aussi, il disait alors parfois, paraît-il, à ses amis : « Il y a quelque personne dans le faubourg Saint-Germain qui est la cause de ma conversion. »

Ils se retrouvèrent seulement au cours de l'année 1640. On ne sait pas exactement la date de leur première rencontre. Par le journal de Marie Rousseau, nous savons seulement qu'elle le vit aux Augustins, le 20 janvier 1641, et quelques jours auparavant à Notre-Dame, où il entrait souvent. En avril 1640, elle ne le connaissait pas encore [13].

13. Mais, en janvier 1641, il y a déjà entre eux une amitié spirituelle. Marie Rousseau en parle avec naïveté : « Le dimanche, demandant à Dieu la pureté de vie, l'on me dit : « Tu iras aujourd'hui aux Augustins. Cette personne s'y trouvera (M. Olier), prends bien garde à ne lui guère parler, parce qu'il t'aime trop; sois modeste. Ce n'est pas qu'il y ait du mal en lui, mais l'amitié est trop grande. » Ceci est arrivé l'après-dînée, où l'on me faisait voir qu'il fallait vivre avec tout le monde en l'esprit de séparation de la nature, me faisant voir ce prestre qui commençait à m'aimer, où je voyais qu'il y a grand péril d'amour spirituel. »

Mais, à coup sûr, elle avait entendu parler de lui. Il paraît impossible qu'elle n'ait pas ouï nouvelles de ce jeune abbé qui, vers 1631, encore suivi de ses laquais selon la mode, s'arrêtait pourtant dans les rues, autour de Notre-Dame et des églises voisines, pour aborder les pauvres, les évangéliser, parfois panser et baiser leurs plaies. Cette nouveauté, qui scandalisait beaucoup de gens, dut émerveiller la sainte femme : c'était comme l'annonce des temps nouveaux qu'elle souhaitait, des « hommes de Dieu » qu'elle voulait pour la France. Elle dut savoir, deux ans plus tard, qu'Olier et plusieurs de ses jeunes amis recevaient les ordres; les suivre dans ce beau mouvement de missions qu'ils entreprenaient dans le pays, avec les Messieurs de Saint-Lazare ou le groupe des disciples du P. de Condren. Dès ce moment, nous voyons que sa pensée ne quitte plus guère les missionnaires : elle prie, elle jeûne et fait pénitence pour eux; de plus en plus elle s'associe à leur avenir; son directeur l'y encourage et même, nous l'avons vu, l'y dévoue entièrement.

Mais Dieu surtout l'y pousse et, dans le silence de l'oraison, lui dévoile peu à peu la figure de cet avenir que rien encore ne permet de prévoir. On a beaucoup parlé des « lumières » de Marie Rousseau; c'est le terme qu'emploie M. Olier, c'est celui qui revient le plus souvent sous la plume de Marie elle-même. Il faut bien l'accepter. Sinon, comment expliquer l'étrange confiance de cette femme, toute tendue vers une œuvre dont ni les instruments ni les moyens ne lui sont connus, et qui pourtant se précise d'année en année devant elle, par des touches successives, qui éclairent tantôt un personnage, tantôt un événement? On dirait un tableau qui sort de l'ombre, détail par détail, avant de s'animer et de devenir une chose vivante. Il paraît certain que Marie Rousseau a *vu*, avant les acteurs eux-mêmes, ce qu'ils devaient faire, vu parfois sous forme symbolique et générale, mais souvent aussi avec une

précision telle qu'elle se trouvera amenée à intervenir pour presser les réalisations [14].

14. Je suppose un psychiatre penché sur le « cas » de Marie Rousseau. Ne dirait-il pas que tout ce prophétisme s'explique par divers mécanismes psychologiques ? Une femme, obsédée par l'idée fixe de ramener Dieu dans « sa terre », renseignée d'ailleurs sur les projets qui sont dans l'air par beaucoup de personnes averties, greffe sur son désir intérieur toutes sortes de rêveries, imagine à l'avance mille réalisations, dont quelques-unes se trouveront justes, et feront figure de prédictions. Sans le savoir, elle capte tous les indices, toutes les ébauches de l'œuvre qui se prépare; avec la souplesse et le vague de l'imagination féminine, avec la complaisance du symbolisme, qui se prête à toutes les interprétations postérieures aux faits, elle fait de la mythomanie sur des données réelles, elle mêle les « visions » aux anticipations naturelles, elle insère l'avenir dans le présent : bref, elle se trouve, de bonne foi, avoir *vu*, parmi beaucoup d'autres, quelques-uns des événements qui se réaliseront. Les fausses prophéties tomberont d'elles-mêmes; on les oubliera.

Cette explication, qui pourrait être juste en soi, n'est nullement confirmée par l'examen attentif des journaux de Marie Rousseau. C'est, assurément, une femme obsédée par une idée, à laquelle elle ramène sans cesse, par tous les chemins, sa méditation quotidienne. Mais elle écrit sa méditation le jour même; la vision précède donc toujours les faits (parfois de plusieurs années), et, sauf pour quelques allégories forcément assez vagues, il n'y a pas accommodation postérieure. En outre, si le journal contient nombre de divagations, les prévisions se rapportant à des faits extérieurs sont peu nombreuses, et nullement dispersées sur différentes lignes : toutes au contraire, ou à peu près, concentrées sur l'œuvre de Vaugirard et celle de Saint-Sulpice, dont elles annoncent les différentes phases. Je laisse de côté les prédictions politiques, beaucoup plus mêlées et suspectes. Sur le plan religieux, la voyante n'a vraiment vu que ce qui allait se passer, et ce qui avait de l'importance. Elle n'a jamais égaré les ouvriers; d'un bout à l'autre elle a été pour eux de bon conseil, même à l'encontre d'avis qui semblaient plus autorisés. Il est assez singulier, en effet, de voir une femme qui, d'après son journal, ne paraît pas toujours de bon sens, ne jamais dérailler sur l'objet propre de sa mission. Mais il faut bien le constater, et c'est ce qui rend plus précaire une explication de psychologie purement naturelle. L'œuvre de Marie Rousseau apparaît au contraire comme le témoignage de l'action de Dieu en elle, le fruit d'une « sagesse » mystique qui dépasse ce qu'on pouvait attendre de la nature.

Je laisse de côté les visions symboliques, dont l'interprétation reste toujours flottante, et dans lesquelles la folle, ou du moins la fabulatrice du logis, a pu jouer un rôle. Mais voici quelques visions toutes proches des réalités. Le P. Armand, directeur de Marie, meurt à la fin de 1638. En 1639, il apparaît en songe à Marie et lui dit que les ouvriers vont se réunir. Puis, une seconde fois, il les lui montre — d'une manière encore vague semble-t-il, mais assez pour redoubler ses espoirs et ses prières. Elle sait qu'ils sont dispersés, occupés à d'autres emplois que celui qu'elle souhaite; elle sait même qu'ils sont désunis, séparés par des vues diverses sur l'œuvre à fonder; mais Dieu la réconforte :

> Et mon âme voyait des vues où mon Jésus lui faisait entendre : « Ne te peine point, *je te ferai des saints*; et entends mon instruction pour vivre avec toute créature en moi et pour moi. »
>
> Et je disais : « Mon cher Amour, *vous me dites des mots pour toutes ces affaires que je ne peux retenir, et même que je n'entends point...* » — « Ne te soucie de parler en termes de justice ni d'affaires, ni de spiritualité, ni par des mots choisis; c'est affaire à ceux qui ont étudié, non pas aux femmes, à prêcher; mais écris tout pour les aider à prêcher contre les impuretés que les âmes vomissent contre moi et à les advertir comme je les saurai bien tous tenir... »

Si elle se décourage, Jésus lui répète :

« Ne te soucie point, je te donnerai ce que tu me demandes. » « Je te donnerai des prêtres. »

Un jour de la même année, pendant qu'elle prie dans la chapelle des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, elle entend ces paroles : « Ici est votre Père. » Elle n'en comprend pas le sens. « Pour lors, je n'en concevais rien du tout. » Elle sait fort bien qui est le Supérieur de l'Oratoire, le P. de Condren; et lui de son côté connaît Marie Rousseau, et déjà la vénère, car il fait recommander à ses prières certaines intentions, par le ca-

nal du P. Chrysostome, du Tiers-Ordre de Saint-François. Mais ils ne se sont jamais vus. Pourquoi Condren serait-il son père? Cette parole lui demeure fermée. Elle en conclut cependant que des liens se formeront entre eux; elle unit désormais Condren à ses prières et à ses espérances. Et bientôt la rencontre se fait, que Marie a pressentie. Elle est provoquée par Condren, qui veut entretenir la veuve de son projet d'instituer un séminaire avec ses disciples. Et c'est l'entrevue du 6 mars 1640, où les « lumières » de Marie Rousseau vont encore une fois faire d'elle une sorte de prophète.

Bien étrange en soi, d'ailleurs, cette entrevue ! Condren, pour la première fois, va exposer ouvertement, à une femme inconnue, un projet qu'il porte depuis longtemps dans son esprit, mais auquel, devant ses disciples mêmes, il n'a jamais fait que des allusions brèves. Il l'entretient longuement; il lui dit que l'accablement de ses occupations l'a empêché jusqu'ici d'écrire le Mémoire qu'il médite pour établir ce séminaire et « en jeter les fondements dans l'esprit de ceux qui doivent y consentir », tous ces jeunes prêtres qu'il emploie, en attendant, aux missions. Elle écoute, heureuse à coup sûr de voir ses propres désirs proches de s'accomplir. Mais elle demeure silencieuse. Et quand le Père lui dit qu'il va se retirer dans sa maison d'Aubervilliers pour mettre son projet au point, elle l'interrompt. Qui lui a dit que Condren n'était pas, en dépit des apparences, l'homme qui réaliserait l'œuvre? « Je vis qu'au lieu d'y aller, il différa, et mourra bientôt — ce que je lui dis. Et ainsi arriva. »

Rapporte-t-elle bien ses propres paroles? Eut-elle cette franchise un peu brutale? Si l'on en croit les *Mémoires* de M. du Ferrier, il y aurait plutôt eu un malentendu entre eux, sur une parole plus douce (à moins que Condren ne l'ait atténuée). Parlant, après l'entretien, avec le frère Martin qui lui demandait ce qu'il pensait de Marie Rousseau, il aurait répondu : « Je l'estime beau-

coup, mais nous n'avons pas été d'accord sur une chose que je crois faisable, et elle non. »

Quoi qu'il en soit, elle avait dit vrai. Condren, une fois de plus, différa d'écrire son Mémoire. Et dix mois après il mourait, laissant à d'autres de réaliser cette entreprise tant méditée.

Marie Rousseau, cependant, n'en est pas décontenancée. Elle *sait* que l'œuvre se fera; ses visions se précisent. Ici il faut lui laisser la parole.

25 février 1640; compte-rendu de son oraison :

A six heures du matin je fus éveillée, où l'on me dit que mon directeur [15] m'offrait au saint sacrifice de la messe, et qu'il demandait à Dieu que j'eusse quelque pensée d'humilité, à cause qu'il se devait dire la première messe du sieur Laisné [16], qui avait reçu à la fin de tant de peines les ordres de prêtrise. Et dans ce temps-là il se passa de si grandes douceurs avec Dieu que je ne les puis pas exprimer ni par la langue ni par la plume. Mais Dieu me dit : « Ne te soucie point, je te conserverai [?] des prêtres... » Et je disais : « Je vous en prie, mon doux Amour, car vous savez que je ne suis que votre instrument, et que vous ferez de moi ce que vous voudrez. » — « Ne te soucie point, je vais te faire voir que tu n'es rien. » Alors j'ai vu que ce n'était rien qu'une pauvre femme pécheresse et toute imparfaite, et j'ay vu tant de lâcheté, de paresse et d'autres défauts que je me suis mise à pleurer. Alors l'on m'a dit : « Tu pleureras beaucoup aujourd'hui. » Je me regardais, et tant plus je me regardais intérieurement, tant plus je me voyais dedans de grandes bassesses et faiblesses. Alors l'on m'a dit : « Qui es-tu ? Je te fais voir toutes tes imperfections; je te fais voir à cette heure ce que peut faire une pauvre âme comme toi. » Lors j'ai vu que ces douceurs, ce sont les charités que ces personnes-là et moi ferons ensemble, et mes mortifications seront sur les sujets susdits, et

15. C'était alors le P. Bataille, Bénédictin de Saint-Germain des Prés.

16. C'était le fils de M. Laisné de la Marguerie, Conseiller d'État, qui était depuis longtemps le protecteur et le conseil de Marie Rousseau.

que j'aurai de grandes peines avec ce prêtre qui disait la messe, lesquelles peines seront pour faire mourir en moi ce qu'il faut faire mourir, et que par lui Dieu me ferait connaître ses amis pour les rassembler en son Église et faire ses œuvres... Ce qui est arrivé, car c'est par le sieur Laisné que j'ai eu connaissance du sieur Picoté [17], et par lui des sieurs Olier, de Foix, et tous les autres ecclésiastiques de leur séminaire de Saint-Sulpice.

En attendant qu'ils viennent, ces apôtres, se mettre au travail dans ce « faubourg Saint-Germain si perverti », elle doit les aider :

Pour lequel travail j'ai vu qu'il fallait que je donnasse un entier abandon et consentement à la lumière que je recevais de la Sainte Vierge pour travailler pour l'Église, et pâtir toutes les peines que la chair, le monde et les diables me pourraient faire souffrir. Et je les ai entrepris par la vertu de ces saints sacrifices que la Sainte Vierge me montrait avoir éprouvé en épousant le Saint-Esprit... et que sa vertu me donnerait aussi la vertu, un jour, de servir le travail de la sainte Église...

Un peu plus tard, le dimanche 26 avril, sa méditation est sur l'Évangile du Bon Pasteur. Elle déroule toute une allégorie pastorale :

J'ai appelé mes chiens, [dit le Pasteur], qui sont mes apôtres; ma première brebis, et les autres qui étaient à ma mort, la Magdelaine et les Maries, étaient les agnelets, et les agneaux ce sont ceux qui me glorifient. Alors, mon cher Amour m'a fait voir que j'étais comme un petit agnelet. « Comme les agneaux sont fort tendres, de même tu es, dit-il, encore fort tendre; il faut toujours que tu fuies du monde, attendu ta faiblesse. Ainsi en sera-t-il de ces jeunes prêtres, lesquels se retireront pour un temps du monde [allusion à leur retraite à Vaugirard]. Et ce temps-là les renforcera à la vertu. »

17. Charles Picoté, l'aîné des futurs Sulpiciens, était né en 1597, et prêtre depuis 1626.

Par ces figures, il m'était dépeint une assemblée de prêtres que ce souverain Pasteur assemblerait, dont le sieur Olier serait le curé... Peu de temps après, le sieur Laisné m'adressa chez M. Picoté, lequel il m'avait recommandé pour une grande peine intérieure qui le poursuivait nuit et jour, et le plus pendant la sainte messe.

M. Picoté était resté à Paris, pendant que ses compagnons missionnaient dans le pays chartrain. C'était un homme doux, simple et timide, peu propre pour les missions; un scrupuleux travaillé de peines intérieures. On l'avait recommandé aux prières de Marie Rousseau. Elle s'y consacra; il fut délivré de ses tourments. Alors il voulut la venir voir. Écoutons-la encore :

Comme je le vis, je fus troublée, lui disant pourquoi il venait ? Il me dit qu'il était guari, et que c'était pour me remercier. Alors j'eus grand peur de lui. Je ne sais d'où cela me vint; le diable voulait peut-être que je rompisse avec lui, pour traverser le bon œuvre qui s'ensuivit de sa connaissance; cela fut cause que je lui dis qu'il n'avait que faire à moi, et qu'il regardât la Cause première qui l'avait guari. Enfin il me faisait grand peur toutes les fois qu'il venait; même je me cachais quelquefois de lui, et j'entrais en une telle crainte que je ne savais ce que je disais. Une fois, je le traitai si rudement qu'à la fin il fut troublé lui-même, et je voyais qu'il pensait en lui-même mal contre moi, et craignait de s'être mal adressé à moi, disant : « Quoique en ceci j'aie reçu soulagement par cette femme, pourtant cela est une douceur venue de Dieu. » Et me dit en descendant : « Ne vous trompez-vous point ? Ne pourriez-vous point ressembler à cette Catherine l'Enflée, qui trompait le monde par de faux miracles ? » Je ne lui dis mot, à cette offense qu'il me faisait; je sentais que mon âme serait en repos dedans ces mépris, plus que dedans ses louanges. Et il me fut dit : « Vois-tu, mon âme, voici que bientôt l'affaire de mon église de Saint-Sulpice s'approche, ne te trouble point. Et apprends que ce sont les points du saint mystère de la Sainte Vierge et de saint Joseph qui se passent sur toi. » Mais quand il fallut aller rendre compte à mon directeur de cet homme qui était venu et

ce qu'on m'avait dit, ce fut bien d'autres peines, l'espace de plusieurs mois... Il commença à me bien tourmenter, et de plus, à cause que cet homme m'avait méprisée, il ne voulait plus que je lui parlasse; et lui, il venait souvent sans se rebuter. Je voyais qu'il était homme de bien, et bien humble, et qu'il souffrait toute ma fuite en patience. A la fin, un jour, je voyais en oraison six hommes par lesquels Dieu voulait commencer cette œuvre; je ne savais bien qui ils étaient, mais je voulais les recommander à Dieu. J'en voyais trois qui devaient soutenir le plus fort de l'œuvre, puis derrière eux tant d'autres, à leur degré.

Et ensuite cette personne qui est M. Picoté me rencontra un jour comme j'allais à la porte Saint-Germain; et après lui avoir déclaré cette lumière, et dépeint ces personnes, et comme ils devaient servir dans le lieu même [Saint-Sulpice], il me prit même une impétuosité d'esprit, où je lui dis : « Mandez donc promptement à ces personnes que vous connaissez, qui sont faits de telle sorte, qu'ils viennent bientôt, car autrement Dieu se courroucera contre eux et répandra sa grâce sur d'autres, s'ils résistent si longtemps aux pensées qui les poussent plusieurs fois et les pressent. » Et à la fin il les manda. Pour lors, Dieu commença à me donner quelque petit relâche, et à mesure qu'ils approchaient de moi, à mesure mon âme entrait en repos.

« Mandez-leur donc promptement... » Elle est si assurée désormais qu'elle n'hésite plus à commander aux événements et aux hommes. Les missionnaires étaient alors à Mantes. M. Picoté leur transmit le message de Marie Rousseau. La mission terminée, ils revinrent à Paris, et s'établirent dans la maison de l'un d'eux, M. Brandon, à Saint-Maur-les-Fossés. Qu'allaient-ils faire? Ils n'en savaient rien eux-mêmes. Attendre les instructions du P. de Condren. Attendre surtout l'heure de Dieu. « Va, va t'offrir à mon Fils pour le servir », disait Dieu à M. Olier dans sa prière. Et quand il demandait : Mais comment le servir? on lui répondait simplement : « Il faut qu'un serviteur quitte tout »; et un autre jour : « Il faut que mon serviteur se quitte soi-même. »

Marie Rousseau, cependant, n'avait pas revu le P. de Condren. Mais elle restait en communication avec lui par le P. Chrysostome, et en union de prière intense avec ses desseins :

> Alors j'ai vu qu'il fallait aller au P. de Condren demander d'être la servante de celui qu'il tenait pour son fils à la terre (qui était M. Olier), afin qu'il le conseillât de venir à notre terre de Saint-Sulpice. Et le P. de Condren m'a envoyé dire que si je ne venais à lui, alors que lui viendrait pour me parler — où j'ai vu qu'il m'y fallait aller pour m'humilier. Alors j'y allai pour cela... Et il me représentait la figure du Père éternel qui se faisait entendre à la Sainte Vierge, sans avoir ni corps ni figure. Et me semblait que ledit P. de Condren m'était comme un canal, par lequel le Saint Sacrement regorgeait en lui, et de lui il le renversait en moi, pour faire avec son fils, le sieur Olier, que je ne connaissais pas encore, ce que la Sainte Trinité désirait de faire en Jésus-Christ à Saint-Sulpice, pour servir de figure [d'exemple] et rétablir par les séminaires, ou assemblées de personnes vertueuses, les autres paroisses.

De plus en plus, la pensée qui emplit désormais sa vie envahit ses méditations. Le 25 avril, sur la parole de l'Évangile : *La paix soit en cette maison*, elle voit des enfants spirituels de Condren apportant la paix à sa paroisse. Mais en même temps elle est avertie à nouveau de la mort prochaine du Père :

> Et sur ces mots : *Votre paix reposera sur lui*, j'ai vu que ce bon Père mourrait bientôt, et le travail qu'il a fait et l'instruction de ces jeunes prêtres que Dieu me donnait, ce sera sa paix éternelle.

Elle crut devoir rapporter la chose au P. Chrysostome, pour qu'il allât lui en faire part. Simplicité de ces saintes âmes ! La commission fut faite, sans doute, et, nous dit M. Faillon, l'historien de M. Olier, « ce fut, selon toutes apparences, cet avertissement de Marie Rousseau qui détermina le P. de Condren à exposer en-

fin de vive voix son dessein à M. du Ferrier, en le chargeant de le communiquer aux autres ».

L'entretien eut lieu le 30 décembre; le 7 janvier, le Père mourait.

Mais la mort n'interrompt point les œuvres surnaturelles. Le lendemain même de son décès, le Père apparaît à son fils spirituel M. Olier et lui confirme sa mission. Il apparaît aussi à Marie Rousseau : priant auprès de sa dépouille, elle voit son âme qui glorifie Dieu parmi les saints; priant sur sa tombe un peu plus tard, elle le voit demander à Dieu pour elle lumière et aide dans l'œuvre à laquelle elle s'est consacrée.

Cependant, les événements convergent vers l'accomplissement de ses désirs. M. Picoté lui fait connaître, l'un après l'autre, les prêtres qu'elle a vus en esprit; il veut les édifier auprès d'une « personne de vertu ». Elle ne les édifie pas tous, au reste ! Certains restent sceptiques sur ses « lumières »; certains sont gênés par cette exubérance d'imagination, qui leur paraît suspecte. M. de Bassancourt, M. Damien, M. de Poussé[18] ne se laissent pas gagner ni convaincre. Non pas qu'elle tranche de la prophétesse. Il semble, au contraire, qu'elle reste muette sur ses révélations, et ne s'en ouvre qu'à M. Picoté, lui laissant le soin d'en user comme il jugera bon. Elle ne tient pas un cabinet de voyante. On vient même la consulter beaucoup trop pour son goût. Car elle est souvent surprise par ses extases, et incapable de les dissimuler, si elles se trouvent avoir des témoins. Couverte de confusion, elle supplie Celui qui s'empare d'elle de la laisser aller un peu : « Pendant que je leur parlais, dit-elle un jour, je ne connaissais aucune distance de son âme à la mienne par sa grâce. » En vain elle s'efforce d'être présente : « Je ne pouvais rien dire à tant de personnes qui m'étaient venues voir ce jour... et à cause de cela plusieurs d'entre eux s'en allèrent mal édifiés. »

18. Antoine Raguier de Poussé, futur curé de Saint-Sulpice.

Parmi les « mal édifiés » fut d'abord M. du Ferrier. Mais il reviendra sur sa prévention, et, dans ses *Mémoires*, il rendra hommage à l'humilité de Marie Rousseau, et à l'exactitude de grand nombre de ses visions [19].

En 1641, les membres du petit groupe spirituel du P. de Condren sont retournés en mission dans le pays chartrain. Marie Rousseau s'impatiente un peu : « Ah ! mon Amour, je me meurs, car il me semble que vous les arrêtez aux champs, ailleurs qu'à notre terre. » Mais elle sait qu'ils reviendront. En effet, après avoir tenté un essai de séminaire qui ne réussit point, ils reviendront à l'automne, toujours incertains de ce que la Providence attend d'eux. Éprouvés par l'attente, ils commencent à se désunir. Et, par surcroît, l'un d'entre eux, celui qui paraissait devoir être leur chef, est entré, depuis de longs mois, dans un état de dépression étrange, presque d'hébétude, où les épreuves intérieures s'ajoutent aux défaillances physiques : Olier étonne, il attriste, il éloigne de lui ses amis. Déjà Condren, avant de mourir, a paru douter de son fils spirituel. Depuis, cet état

19. « Comme elle recevait de grandes grâces extraordinaires... j'appréhendais ses voies extraordinaires. Le P. de Condren m'avait fait tant de leçons sur les voies qui s'éloignent du commun que toute ma vie la crainte de l'illusion est demeurée dans mon esprit, et que j'ai fui les gens qui passent pour extraordinaires comme on évite les pestiférés. J'avais donc de la peine à faire connaissance avec elle; néanmoins, M. Picoté et M. Olier me pressant de la voir, j'allais chez elle, quoique en souhaitant de ne pas l'y rencontrer; et il arrivait qu'elle n'y était jamais, de quoi j'étais bien aise. Enfin, après quelques mois, elle s'y trouva, et me dit que toutes les fois que je m'étais mis en chemin pour aller chez elle, Dieu lui avait fait connaître qu'il voulait qu'elle sortît : ce qu'elle avait fait fidèlement. Je sais par expérience qu'elle connaissait les choses occultes; car un jour elle m'avertit qu'une conférence que j'avais préparée et mise par écrit, pour la faire à nos ecclésiastiques, et que personne n'avait vue, était trop forte et relevée; me marquant de quelle manière je devais l'adoucir. Je puis dire que j'ai vu en elle une très grande humilité, et une fidélité exacte à sa manière de vivre, n'y ayant jamais reconnu tant soit peu d'intérêt. »

s'est encore aggravé. Il est parfois incapable de prêcher, de faire un catéchisme; il faut le restreindre, le surveiller; on songe à lui interdire tous les emplois extérieurs de son ministère[20]. Un jour son supérieur, M. Amelote, ira jusqu'à lui dire : « Allez où vous voudrez, nous n'avons que faire de vous. » Le malheureux s'en rend compte, et souffre en silence. « Obscurité d'esprit, embrouillement de l'âme, environnement du démon », écrira-t-il dans ses *Mémoires*, « souvent je devais aller seul, comme un pauvre excommunié ». Et voilà bientôt deux ans que l'épreuve dure ! Nul ne compte plus sur M. Olier pour s'associer à quelque grand dessein, à plus forte raison pour y conduire les autres.

C'est alors qu'éclate la merveilleuse et mystérieuse assurance de Marie Rousseau. Elle fait confiance à cet homme malade, diminué; elle seule, pendant ces ténèbres, soutient, réconforte le pauvre M. Olier. Elle parle de lui avec ses amis, les engage à suspendre leurs jugements pessimistes; elle gagne à sa confiance M. Picoté. « Lorsque, durant mes peines, j'étais abandonné, délaissé et bafoué de tous, écrira M. Olier, lorsque chacun me regardait comme un homme qui avait perdu l'esprit, elle seule... soutenait que je n'étais pas ce qu'on prétendait; elle et M. Picoté croyaient que j'appartenais à Dieu. » Et, plus tard, lorsqu'il aura dominé cette épreuve, Marie Rousseau s'emploiera à rassurer ses compagnons, à les lui ramener. « Lorsqu'elle vit que Dieu avait rendu à son serviteur ses anciens dons, et lui en avait même communiqué de nouveaux, elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût détrompé à son sujet ses anciens compagnons de missions. Elle alla trouver ces Messieurs, les pria chacun de venir à Vaugirard pour conférer avec lui, les assurant qu'ils seraient frappés de le voir et de l'entendre » (Faillon). Ils le trouvèrent, en

20. « Ils donnaient charge à quelque confesseur de se mettre auprès de moi et avoir l'œil sur moi, de peur que je ne fisse quelque faute contre l'honnêteté. »

effet, complètement transformé, ayant retrouvé toute sa clarté d'esprit, son intelligence des choses divines qui rappelait celle de Condren; et « ils ne pouvaient revenir de leur surprise ». Quelle dut être la joie de Marie Rousseau lorsqu'ils lui rapportèrent leur impression ! « Ce fut elle, dit Olier, qui acheva de les désabuser et délivrer de leurs préventions contre moi. » Cette « mère » qui ne veut pas douter de son fils, c'est un joli trait, où la foi mystique ne fait pas tort aux sentiments humains.

« Il reviendra bientôt », écrivait Marie Rousseau, toujours confiante, le 26 novembre 1641. En effet, dans les derniers jours du mois, M. Olier rentrait de Chartres à Paris, où l'avaient précédé M. de Foix et M. du Ferrier. Et ces trois hommes allaient, un mois plus tard, s'enfermer dans une petite maison de Vaugirard pour commencer l'entreprise qui allait être l'origine à la fois du Séminaire et de la transformation de Saint-Sulpice.

Je n'ai pas à la raconter ; je voudrais marquer seulement la couleur surnaturelle de cette histoire. Les visions de Marie Rousseau ne sont pas plus étranges que les faits eux-mêmes. Après l'insuccès de Chartres, la proposition bien inattendue de Mme de Villeneuve, transmise par M. Picoté, de s'établir dans un village de banlieue pour y jeter les fondements de la réforme du clergé, paraît insensée à la plupart des Messieurs; ils se refusent à l'accepter. M. Amelote, le meilleur, les abandonne; ils ne sont plus que trois à franchir le pas — les trois qu'a vus la mystique en son miroir secret. « Nous ne comprenions encore rien à ce que Dieu voulait de nous », écrit M. du Ferrier; « le P. de Condren avait toujours dit qu'il le mettrait par écrit, et il était mort sans l'avoir fait; mais nous étions persuadés que Dieu agréait notre séjour à Vaugirard, et... doucement nous attendions qu'il nous manifestât ce qu'il attendait de nous ». Et, après avoir décrit leur misérable entrée dans la maison de paysan, leur solitude, le dîner de bouilli que Mme de Villeneuve leur envoie dans un petit

chaudron, pour qu'ils ne meurent pas de faim, il ajoute : « Nous étions dans une satisfaction singulière... » Le beau mot! D'où vient cette joie inexplicable, si ce n'est de la présence de Dieu parmi eux, de la certitude que la volonté divine se fait en eux et par eux? Dès lors, les « visions d'esprit », les apparitions où les morts encouragent les vivants, les prophéties d'une pauvre femme et ses ordres mystérieux, rien ne leur paraît singulier; Dieu est peut-être là derrière... Au berceau de cette rénovation du clergé, comme autour des missions de la Nouvelle-France et des grandes œuvres de ce temps, il y a une ambiance de dévouements et de sacrifices inconnus, un courant mystique qui emporte tous les obstacles : un jour, l'œuvre jaillit, paradoxale en apparence, vouée à l'échec humain, mais soutenue par des forces invisibles qui la font réussir. Pourquoi Marie Rousseau paraîtrait-elle à ces hommes une illuminée? Elle travaille avec eux à sa manière; M. Olier résume ce qu'ils pensent de son rôle lorsqu'il écrit : « Cette sainte âme travailla par ses prières, ses veilles, ses mortifications, et une multitude de soins et d'autres peines, à nous rassembler enfin à Vaugirard, nous qui étions de pauvres *enfants*, de pauvres *aveugles*, de pauvres brebis sans pasteur. » Peut-on concevoir plus bel hommage?

*
* *

Mais les désirs de Marie Rousseau ne sont pas encore accomplis. C'est pour son pauvre quartier qu'elle s'est mise en prières, depuis vingt ans. Elle a eu une première récompense, en voyant s'accomplir la réforme de Saint-Germain des Prés. Le prieur, Dom Cotton, s'est entendu avec Dom Grégoire Tarrisse, supérieur de la nouvelle congrégation de Saint-Maur, et des moines de Saint-Maur sont venus s'établir dans la vieille Abbaye. L'affaire a soulevé des procédures, des violences; mais enfin la réforme a eu gain de cause, à la fin de 1632.

Aussitôt l'Abbaye a refleuri; on a relevé des murailles, réparé et embelli l'église: on a surtout rétabli une vie de prière et d'étude. Marie Rousseau a pu en prendre sa part de joie, car depuis la mort du P. Armand elle s'est adressée, pour diriger son âme, au P. Hugues Bataille, procureur général de l'Abbaye, qui lui avait été désigné dans une vision. Elle connaît aussi Dom Tarrisse, celui qui va devenir le conseiller spirituel de la petite Compagnie naissante, et lui rendre les plus grands services.

Mais, entre les trois solitaires de Vaugirard et la paroisse, quelle relation, humainement, peut-on prévoir? Marie Rousseau, intrépidement, ne doute pas que les jeunes prêtres qui lui ont été montrés il y a longtemps viendront un jour sur « sa terre ». Les deux choses sont liées; l'une suivra l'autre; elle le sait, et vraiment, à cette date, elle est la seule à le savoir. Dès le début de janvier, quand M. Olier la vient voir et lui parle de ce qu'il fait à Vaugirard, elle lui dit qu'elle l'attend, et, tournée vers sa compagne, Mme Remy, elle ajoute en souriant : « D'ici à quelque temps, il n'aura pas tant de chemin à faire pour venir à nous. » Comment douter, ici, qu'elle lise dans l'avenir? Qui pourrait prévoir que, quatre mois plus tard, M. de Fiesque, curé de Saint-Sulpice, mènera ses paroissiens à la procession de Saint-Marc dans le village de Vaugirard, et là, concevra soudain l'idée de résigner sa paroisse entre les mains de ces jeunes prêtres? La surprise de M. du Ferrier, lorsqu'on lui en fait la proposition, celle de ses deux compagnons, leur effroi devant la perspective d'être chargés tout à coup de « la plus grande paroisse qui soit au monde », les réactions que l'événement suscitera dans tous les milieux, suffisent à montrer que ce coup de théâtre n'entrait guère dans les prévisions humaines, et que la seule personne qui n'en sera pas profondément étonnée, c'est notre prophétesse.

Les trois Messieurs de Vaugirard se consultent, angoissés, puis dépêchent M. du Ferrier auprès de Dom Tarrisse, alors au chapitre général de Vendôme, pour

lui demander conseil. Je n'ai pas à raconter leurs hésitations, les obstacles et les critiques que le projet soulève. Ici encore, l'humble veuve se voit promue à un rôle prépondérant. Le jour même où du Ferrier va consulter Dom Tarrisse, Marie Rousseau envoie Mme Remy chercher M. Olier. Celui-ci, docilement, vient la voir. Elle lui déclare que l'offre de M. de Fiesque est une invite de la Providence, que le Séminaire de Vaugirard doit être transféré à Saint-Sulpice, et qu'ainsi sera réalisée l'œuvre attendue par toute l'Église de France. Elle trouve un homme déjà préparé à l'en croire et à accepter la charge. Mais aussi un homme qui ne se sent pas désigné pour le premier rôle et qui cherche, dans sa modestie, un confrère plus important que lui pour recueillir la paroisse des mains de M. de Fiesque. Marie Rousseau l'en dissuade aussitôt : « Si le projet aboutit, et il aboutira, quels que soient les obstacles, il faut que le curé ce soit vous, et ce sera vous » (*Mém.* Olier). Son ton s'enhardit, il devient presque impérieux. Le 16 juin, elle osera écrire :

> Je voyais que l'Abbé, effrayé par les dangers, priait de l'ôter de cette charge ou de ce péril; et *en cela je sentais qu'il ne priait pas pour la bonne voie...* Ces hommes-là font comme ceux qui se veulent récuser de servir leurs amis et cherchent une bonne excuse; et je voyais que, s'il faut craindre le danger, il faut aussi servir son bon Maître, lui demandant des forces afin de faire son service.

En réalité, il ne se dérobe point; et du jour où ses supérieurs ont approuvé, où lui-même a entendu le conseil de l'Esprit-Saint, il est prêt à charger ses épaules. La permutation sera signée avec M. de Fiesque le 25 juin; le 31 juillet, il rendra hommage à l'Abbé de Saint-Germain des Prés; le 10 août aura lieu l'installation. Et là, autour de MM. Olier, du Ferrier, de Foix et Picoté, seront aussi huit jeunes clercs qui, depuis six mois, se sont joints à la Compagnie de Vaugirard, les

prémisses du séminaire de Saint-Sulpice. Marie Rousseau a sous les yeux l'accomplissement de toutes les visions qui lui ont promis la régénération de sa paroisse et la fondation d'une Compagnie de prêtres pour la servir.

Elle ne se contente pas, au reste, de transmettre les ordres du ciel; elle s'emploie, dans le plus petit détail, à leur réalisation. A peine la proposition de Fiesque a-t-elle été connue, des oppositions se lèvent, et d'abord chez les anciens confrères de M. Olier, retirés avec M. Amelote à Saint-Maur-les-Fossés. Marie Rousseau est avertie de la cabale, et la déjoue aussitôt.

> Le 22 mai, dit M. Olier, elle vit, dans une lumière intérieure, deux ecclésiastiques qui, à l'autre bout de Paris, prenaient leurs mesures ensemble pour faire échouer ce dessein, et sur l'heure elle en fit part à une personne qui demeurait avec elle. Le lendemain, l'un d'eux venant la voir [c'était M. François Renar, un des anciens compagnons d'Olier dans sa mission d'Auvergne], elle alla à sa rencontre et lui dit en toute simplicité : « Hé bien, Monsieur, vous allez remuer beaucoup, vous voulez donc empêcher l'œuvre de Notre-Seigneur? Hier, entre quatre et cinq, vous et telle autre personne vous vous en occupiez vivement. Je vis bien que le démon, travaillant à la rompre, dut faire une forte impression sur votre esprit; mais prenez garde à ce que vous allez faire. » Ces paroles changèrent tellement les dispositions de cet ecclésiastique qu'il vint à Vaugirard et nous pressa lui-même d'accepter la cure » (*Mém.* Olier).

Certains de ses meilleurs amis lui exprimaient des doutes et lui exposaient les difficultés, l'échec probable de l'entreprise. Marie Rousseau, une fois de plus, balayait les obstacles.

> La veille de l'Ascension (28 mai), écrit M. Olier, lui proposant les difficultés qu'on m'objectait à moi-même, elle me dit : « Faites ce qu'il vous plaira, mais malgré l'avis contraire de tant de personnes, vous serez curé. Que d'autres vous disent ce qu'ils voudront : toutefois vous serez curé de Saint-Sulpice. Dieu le veut. »

Quelle autorité !

Elle avertit encore M. Olier que M. de Fiesque ne se conduira pas dans la négociation « avec les simplicités et puretés que Dieu désire ». Elle a vu que certaine personne l'engagera à élever ses prétentions. En effet, après avoir demandé 1400 livres, il en exige 1700. L'épisode sent un peu la cartomancienne, direz-vous... Il est vrai; c'est l'ornière où tombent toutes les voyantes. Mettons qu'elle ait pris comme venant du ciel une information qu'elle avait recueillie de la terre, et passons. Qui voudrait prendre Marie Rousseau pour une vulgaire sibylle de quartier, de graves témoins se lèveraient pour le détromper :

> Au milieu de ces contestations — nous dit M. Faillon dans sa *Vie* d'Olier — qui tenaient l'affaire en suspens, Dieu voulut, sans doute pour diminuer les défiances de ces Messieurs, que les anciens directeurs de Marie Rousseau, au nombre de trois, allassent conférer avec eux sur le sujet même de ces lumières, dont ils avaient été instruits les premiers. Ce fut d'abord le P. André, du couvent des Petits-Augustins..., qui la conduisait depuis vingt-quatre ans et l'avait toujours considérée comme une âme sainte. Puis le P. Ignace, Carme déchaussé, qui passait pour être favorisé de communications spéciales avec Dieu... Le troisième, un Jésuite, qui n'était pas le P. Armand. Ces trois religieux allèrent donc conférer avec les prêtres de Vaugirard sur les communications de Marie Rousseau, contre lesquelles ils étaient si fort prévenus. Ils firent... tout ce qui était en leur pouvoir pour la défendre contre leurs attaques et leur communiquer quelque chose de la *confiance parfaite* qu'elle leur avait toujours inspirée.

Voici donc le Séminaire naissant transféré à Saint-Sulpice, et la paroisse entre les mains des Messieurs. Marie Rousseau prend un rôle plus modeste : elle aide de tous ses soins à l'installation matérielle. Depuis peu

de temps, elle a quitté la rue du Gindre [21], où elle habitait depuis son veuvage, pour se loger rue des Canettes, une petite rue qui a gardé ce nom, à quelques mètres de l'église. Elle est là, presque porte à porte avec la maison de la rue Guisarde où l'on installe la communauté du Séminaire. Elle s'aperçoit que les jeunes clercs sont dans un dénuement complet, plus encore qu'à Vaugirard, où du moins on leur avait accommodé une maison. Elle se sent leur mère; elle a des devoirs envers eux :

> « Je voyais que ces hommes que la Sainte Vierge me donnait, quoique riches et de bonne maison, n'avaient rien pour lors. » Parfois même « les messieurs du Séminaire et le sieur Olier n'avaient pas un sol, ni de quoi envoyer au marché pour vivre ».

Alors elle n'hésite pas à meubler de ses deniers la maison de la rue Guisarde, à faire « les provisions nécessaires »; et chaque jour elle veille discrètement à ce que personne ne manque de rien. Nous n'en saurions rien si M. du Ferrier n'avait cru devoir le noter dans des *Mémoires*, pour rendre justice à qui de droit. Marie Rousseau se plaignait seulement à la Vierge, dans l'oraison, qu'elle laissât ses enfants dans une telle extrémité. Et la Vierge lui répondait qu'elle ne les abandonnait point, mais qu'elle voulait leur voir prendre l'esprit de pauvreté de Jésus-Christ.

A cette aide matérielle, Marie Rousseau joint celle de ses conseils; la petite communauté naissait parmi les suspicions et les embûches. C'est encore M. du Ferrier qui lui rend le juste hommage :

> Comme elle recevait de grandes et extraordinaires grâces de Dieu, ses lumières nous servirent beaucoup, nous faisant connaître bien souvent des maux pour les prévenir et y porter le remède.

21. La rue du Gindre était le début de l'actuelle rue Madame.

Plus rares, plus discrètes encore sont les informations qu'on peut glaner sur l'activité de Marie Rousseau pendant les années qui suivirent. Il est hors de doute qu'elle continue d'être le conseil de M. Olier en maintes circonstances. Nous savons, par exemple, qu'elle lui conseille de garder le clergé qu'il avait trouvé en arrivant sur la paroisse, si médiocre soit-il, quitte à renvoyer ceux qui ne voudraient pas se réformer; qu'elle l'engage à séparer totalement le bien de la cure de celui du Séminaire; qu'elle voit l'intérêt qu'il y aurait à faire collaborer les « religions », c'est-à-dire les nombreux monastères du quartier, à la vie de la paroisse : « Ah ! Dieu, quel mal on fait au Fils de Dieu parmi les paroisses et les religions, qui ont toujours quelque chose à dire les unes contre les autres, et *ne s'amusent qu'à leurs droits, et non à servir le prochain !* » Elle est dure, mais son regard est clair. Nous la voyons dire son mot aussi lorsque M. Olier établit la Conférence du Saint-Sacrement. Elle la trouve trop savante :

> Dieu donne la grâce à M. l'abbé Olier pour parler du Saint-Sacrement, et il en parle selon ceux à qui Dieu a donné la science. Mais cela ne suffit pas à établir la dévotion pour toutes les âmes. Car les pauvres qui n'ont que la foi, pourquoi n'entendraient-ils pas les mystères, au lieu de les réserver pour les riches, ou pour ceux qui ont l'esprit plus subtil que les autres ? Il ne faut point choisir les âmes... elles sont toutes à Dieu.

Sur le conseil de Marie Rousseau, M. Olier ouvrit l'œuvre à tous, y compris « les pauvres et les personnes de boutique », et l'on vit, aux instructions du jeudi, aux heures d'adoration, toutes les classes fraternellement mêlées.

Enfin, lorsque, en 1645, M. Olier voulut établir des retraites fermées pour dames, « ce fut Marie Rousseau, nous dit M. Faillon, qui commença la première de ces œuvres et la continua jusqu'à sa mort avec beaucoup de bénédictions ».

Ainsi, rentrée dans son rang de paroissienne, elle continuait à aider son pasteur de toutes les bonnes inspirations que Dieu, ou simplement sa connaissance du quartier, lui suggérait. Et l'on peut bien penser aussi que, discrètement, elle soutint ce pauvre pasteur dans les tribulations que lui valait son inflexible fermeté à rétablir la moralité, la vie spirituelle et le service désintéressé de Dieu dans la paroisse.

Dès l'année 1647, elle semble avoir été avertie de la retraite prématurée de M. Olier, encore dans la force de l'âge. Elle écrit, le 17 mars, dans son journal :

> Viendra l'heure où, étant mort à cette croix du travail, il ne vivra plus que de la vie de Jésus ressuscité. Dans le lieu où il se sera retiré, il trouvera le repos intérieur, et la consommation de son âme avec Dieu s'accomplira par la vertu du Saint-Sacrement, qui le suivra dans sa retraite.

Là encore, elle disait vrai : M. Olier devait terminer de bonne heure sa vie sacerdotale, dans la solitude au pied du tabernacle, suivant le conseil qu'il donnait lui-même à ses prêtres, « de se reposer de leurs fatigues devant le Saint-Sacrement et consumer leurs derniers jours auprès de lui ».

(*A suivre.*)

PAUL RENAUDIN.

Saint Augustin

« Après le Christ, non devant lui »

Si nous voulons être gardés par Celui qui s'est humilié pour nous et qui a été exalté pour notre sauvegarde, soyons humbles.

Que nul ne s'arroge quoi que ce soit. Personne n'a quelque chose de bon qu'il ne l'ait reçu de Celui qui seul est bon; et celui-là est insensé qui a la prétention de s'arroger la sagesse.

Qu'il soit humble, afin que la sagesse vienne et l'éclaire. Mais s'il s'estime sage avant que la sagesse vienne en lui, il se lève avant le jour et marche dans les ténèbres.

Or qu'entend-il dans le psaume? « *C'est en vain que vous vous levez avant le jour* » (Ps. CXXVI, 2).

Qu'est-ce à dire : « *C'est en vain que vous vous levez avant le jour* » ? Si vous vous levez avant que ne se lève la lumière, il est inéluctable que vous demeuriez dans la vanité, parce que vous serez dans les ténèbres.

Le Christ, notre jour, s'est levé : il vous est bon de vous lever après le Christ et non avant lui.

Quels sont ceux qui se lèvent avant le Christ ? Ceux qui veulent se mettre avant le Christ. Et qui sont ceux

qui veulent se mettre avant le Christ ? Ceux qui veulent être élevés ici-bas, où Lui fut humble.

Qu'ils soient donc humbles en ce monde s'ils veulent être élevés là où le Christ l'est lui-même. Il a dit, en effet, de ceux qui avaient adhéré à lui par la foi, — et précisément nous en sommes : « *Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi* » (Joan,, XVII, 24).

Don magnifique, grande grâce, glorieuse promesse, mes frères! Et qui ne veut être avec le Christ, où est le Christ ?

Mais maintenant le Christ est élevé : Voulez-vous être là où il est glorieux ? Soyez humble là où lui aussi fut humble.

C'est pourquoi le Jour lui-même a dit : « *Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur* » (Matth., X, 24).

Les disciples qui voulaient être au-dessus de leur maître, et les serviteurs qui voulaient être au-dessus de leur seigneur voulaient se lever avant le jour. Ils marchaient en vain, parce qu'ils n'allaient pas à la suite du jour. C'est donc à eux que va cette parole du psaume : *C'est en vain que vous vous levez avant le jour.*

Tels étaient les fils de Zébédée qui, avant d'avoir subi l'humiliation en conformité de la Passion du Seigneur, s'étaient déjà choisi les places où ils siégeraient, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ils voulaient se lever avant le jour; aussi marchaient-ils en vain.

Le Seigneur, ayant entendu ce qu'ils avaient dit, les rappela à l'humilité et leur demanda : « *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? Je suis venu pour être humble, et vous voulez être élevés avant moi ? Suivez-moi*, dit-il, *où je vais. Car si vous voulez aller du côté où, moi, je ne vais pas, c'est en vain que vous vous levez avant le jour.* »

Pierre aussi s'était levé avant le jour, quand il voulait donner au Maître le conseil de ne pas souffrir pour nous.

Le Seigneur, en effet, venait de parler de sa Passion,

dans laquelle nous devions être sauvés, et de son humiliation (car il a souffert humilié). Quand il eut donc parlé de sa Passion future, Pierre qui, peu auparavant, l'avait proclamé Fils de Dieu, Pierre s'effraya. Il eut peur que Jésus ne mourût, et il lui dit : « *A Dieu ne plaise, Seigneur! Cela ne vous arrivera pas*! » (Matth., XVI, 22.)

Il voulait se lever avant le jour et donner un conseil au jour. Mais que fit le Seigneur ? Il fit que Pierre n'eut à se lever qu'après le jour : « *Va-t-en derrière moi, Satan!* » (*Ibid.*, 23.) Tu es Satan, en effet, parce que tu veux te lever avant le jour. Va-t-en derrière moi afin que je te précède et que tu me suives : Va par où je vais, et ne prétends pas me conduire par où tu veux aller.

Et quand nous lèverons-nous ? Quand nous aurons été humiliés... C'est l'humilité du Seigneur qui nous a sauvés. « *Levez-vous après vous être assis* » (Ps. CXXVI, 2).

Se lever symbolise l'idée d'élévation; s'asseoir celle d'humilité. En certains passages, s'asseoir se comprend de l'honneur d'être juge; en d'autres, c'est une manifestation d'humilité.

Comment cette expression est-elle prise pour l'honneur de juger ? « *Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël* » (Matth., XIX, 28).

Et dans le sens d'humilité ? « *A la sixième heure, le Seigneur fatigué s'assit au bord du puits* » (Joan., IV, 6).

La fatigue du Seigneur fut le résultat de la faiblesse du Seigneur, de la faiblesse de la force, de la faiblesse de la sagesse : mais cette faiblesse était humilité. Si donc le Seigneur s'est assis par faiblesse, le fait pour lui de s'asseoir symbolise son humilité. Et c'est en s'asseyant, c'est-à-dire en s'humiliant, qu'il nous a sauvés; car : « *Ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que la force des hommes* (I Cor., I, 25). C'est pourquoi le Christ dit dans un certain psaume : « *Seigneur, vous savez quand je m'assieds et quand je me lève* »

(Ps. CXXXVIII, 2), c'est-à-dire : vous savez mon humilité et mon élévation.

Pourquoi donc voulez-vous, ô fils de Zébédée, être exaltés avant le jour ? (Ps. CXXVI, 2.) Oui, nous pouvons parler ainsi, et désigner particulièrement ces apôtres qui ne nous en tiendront pas rigueur; car ces choses ont été écrites à leur sujet, afin que d'autres fussent prémunis contre l'orgueil à l'occasion duquel ils furent réprimandés.

Pourquoi voulez-vous « vous lever avant le jour » ? C'est pour vous une chose vaine. Vous voulez être élevés avant que vous ne vous soyez humiliés ? Votre Maître lui-même, qui est votre jour, s'est humilié pour être exalté !

Écoutez parler Paul : « *Alors qu'il était dans la condition de Dieu et ne devait pas croire que ce fût pour lui usurpation d'être égal à Dieu.* » Pourquoi n'était-ce pas pour lui usurpation ? Parce que c'était sa nature; parce qu'il était engendré pour être égal à celui par qui il est engendré. Or, qu'a-t-il fait ? « *A cause de nous il s'est anéanti lui-même, prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.* »

Voilà son abaissement. Mais écoutez son relèvement : « *A cause de cela Dieu l'a souverainement élevé, et il lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom* » (Phil., II, 6-10).

C'est vers ce nom que déjà vous vous hâtez. « *Levez-vous.* » Mais « *après vous être assis* ». Vous voulez vous lever : commencez dès lors par vous abaisser. Et, vous relevant par l'humilité, vous touchez au royaume. Car si vous avez la prétention de vouloir emporter le royaume avant le temps, vous en êtes déchu avant même de vous lever.

« *Pouvez-vous*, dit le Seigneur, aux fils de Zébédée, *boire le calice que je dois boire ?* »

Et eux de répondre : « *Nous le pouvons.* »

Et Jésus : « *Vous boirez mon calice; quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder*, dit-il, *mon Père l'a préparé à d'autres* » (Matth., XXI, 22-24).

Que signifient ces mots : « *Ce n'est pas à moi de l'accorder* » ? Ce n'est pas à moi de l'accorder aux orgueilleux. (Orgueilleux, en effet, ces disciples l'étaient encore.)

Mais si vous voulez le recevoir, renoncez à être ce que vous êtes.

« *C'est préparé à d'autres* »; ainsi donc soyez autres, et c'est préparé pour vous.

Qu'est-ce à dire : « soyez autres » ? Humiliez-vous tout d'abord, vous qui, dès à présent, voulez être élevés.

Les fils de Zébédée comprirent d'après ces paroles que l'humilité leur serait profitable, et ils furent corrigés. A notre tour, écoutons cette leçon en disciples... Regardez vers Celui qui vous a précédé. Car si vous n'avez pas les yeux fixés sur Lui, il vous est vain de vous lever avant le jour... Si vous voulez être chrétien pour jouir de la félicité de cette vie, alors que Celui qui est votre lumière n'a pas cherché le bonheur ici-bas, vous voulez vous lever avant le jour, et, inévitablement, vous vous obstinerez à demeurer dans les ténèbres. Changez, suivez votre lumière...

SAINT AUGUSTIN : *Commentaire sur le Ps.* CXXVI, 4-8.
(Traduction Joseph Boutet.)

BILLET D'APOSTOLUS

Humanité du Pape

Si imprégnés de leur fonction qu'ils soient, les papes ne se ressemblent pas. Bien vite, à travers leurs paroles et leurs actes, on voit transparaître leur caractère. C'est pourquoi rien n'est plus passionnant que leur histoire. Tel d'entre eux porte son attention sur ce point-ci; tel autre le néglige et se porte à ce point-là. Celui-ci s'entoure de conseillers, il aime à déléguer ses pouvoirs. Celui-là gouverne seul, ses ministres ne sont que des mandataires. Tel est plus pontife, tel plus docteur et plus pasteur. Leur caractère apparaît aussi dans le choix des cardinaux entièrement laissé aux soins du pape; par exemple chacun des six cardinaux français reflète un des traits du caractère de Pie XI; l'un sa bonté et sa largeur pastorales; l'autre son zèle sacerdotal; celui-ci sa piété mariale; celui-là son amour des études; celui-ci sa doctrine sociale; celui-là sa sollicitude pour les églises séparées.

Chaque pape est pape avant tout, toutefois il reste lui-même. Son effort constant est de disparaître derrière ses devoirs, d'agir comme tout autre agirait à sa place, et pourtant chaque décision porte une nuance indéfinissable qui est celle de son esprit et de son cœur. Il en était

ainsi de saint Pierre, le premier pape, qui a donné sa forme aux siècles futurs. Aucun apôtre n'est peint dans l'Évangile avec ce relief. Aucun ne nous est mieux connu, aucun aussi n'est plus humain.

*
* *

Les peuples ont reconnu que le cardinal Pacelli les comprenait et les aimait. Vox populi, vox Dei, *tel est le sens de son élection.*

Maintenant, grâce aux appareils qui portent la voix humaine sur de grands espaces, grâce à la science des rassemblements et des écoulements, grâce au cinéma qui permet de contrôler dès le lendemain les attitudes des grands de ce monde, la foule est un être muni des sens qui lui sont nécessaires pour connaître. Quand, en France, les foules ont vu le cardinal Pacelli, elles ont reconnu en lui ce je ne sais quoi de détaché et d'élevé qui indique l'homme de Dieu, ou, pour parler avec Sainte-Beuve, « ce quelque chose qui est plus que le juste, plus que l'utile, plus que l'humain, le saint, *chose réelle, et qui, dès qu'elle apparaîtra sincèrement, sera toujours adorée parmi les hommes ».*

*
* *

Quels sont les liens du cardinal Pacelli avec la France ? C'est ce qui nous intéresse dans son humanité par un sentiment filial bien excusable.

Il a découvert le visage de la France éternelle en voyant cette double lumière qui compose son regard : d'une part, les foules provinciales de ses sanctuaires et, d'autre part, les foules parisiennes, foules plus mêlées et plus populaires, plus modernes, plus indifférentes d'apparence et aussi mystiques peut-être. Jusqu'ici, sa connaissance de la France il la tirait des livres : il s'était formé dans la lecture de nos grands classiques, particulièrement de Bossuet, dont on a dit qu'il lisait jadis

chaque jour quelques pages pour se faire l'oreille à la cadence de notre langue; sa nature noble, pacifique, harmonieuse, et je dirais même majestueuse, se plaisait dans l'ordonnance classique : on le voit dans son style, si naturellement oratoire. Il avait aussi une prédilection pour les saints de cette belle époque, particulièrement saint Vincent de Paul, Louise de Marillac, dont il a si bien parlé. Mais connaissait-il la France de nos jours, la France paysanne et populaire, la France indivise et chrétienne qui ne se laisse pas séparer en deux blocs et en deux fronts? Il était arrivé à l'âge d'homme dans cette époque où notre pays s'oubliait lui-même et où ses chefs croyaient pouvoir lui donner une âme après lui avoir ôté sa foi. A l'étranger, on nous représentait comme la citadelle de l'irréligion. Mgr Pacelli était tourné vers les questions allemandes. Il n'avait pas eu l'occasion encore de communier vraiment avec la France par ces rencontres où le cœur parle au cœur sans bruit de paroles. A Lourdes, où dès son jeune âge il désirait tant venir en pèlerin, à Lisieux, à Notre-Dame de Paris, son âme si tendrement et si naturellement intuitive dut comprendre combien il y avait dans ce pays « d'énergie chrétienne ».

*
* *

Maintenant, il est élevé au-dessus de ses préférences par une paternité qui s'étend à l'univers. Il sait bien que chaque nation a sa vocation propre et qu'on peut préférer tour à tour chacune d'entre elles, comme une mère préfère toujours celui de ses enfants auquel présentement elle songe. Les pays germaniques, il les connaît mieux que quiconque par vingt ans de sa vie; il sait que le ferment catholique est seul capable de les sauver du désespoir et de l'orgueil qui les menacent tour à tour et qui les précipitent vers des maîtres insensés.

Les pays anglo-saxons et surtout américains, il sait quelles jeunes forces ils contiennent de foi, d'enthousiasme et aussi de puissance. L'Espagne peut ressusciter

très vite, si ses nouveaux chefs s'inspirent du pur esprit chrétien, et elle peut connaître derechef un âge mystique.

Ces immenses étendues de l'Inde et de la Chine, qui nous dit qu'elles ne se réveilleront pas? Qui nous dit que les jaunes, encore si petits par le nombre, ne grandiront pas soudainement en chrétienté, ne viendront pas compenser les défections du vieux monde, ainsi que Pie XI se plaisait à « l'espérer délicieusement » ? Tel est le tableau des espérances extrêmes. On pourrait faire aussi celui des craintes et des catastrophes, mais c'est bien inutile car chacun y est habile.

Voilà donc l'avenir présent devant ce visage attentif et intérieur.

*
* *

Attentif, intérieur, tel est bien, pour ceux qui l'ont vu, le visage de Pie XII. Les photographies comme il arrive, ne le représentent pas toujours selon la vérité; les témoins savent qu'il est assez différent de ses portraits, de ceux du moins qui nous présentent des traits allongés, impassibles et un peu durs. C'est que l'objectif ne fixe pas le regard, ni surtout l'ardeur, la phosphorescence et la profondeur du regard. Aux yeux du cardinal Pacelli on pourrait appliquer ce qu'on a dit jadis de ceux de Blaise Pascal : qu'ils attirent par leur intelligence, en même temps qu'ils intimident par leur expression de détachement. Ce visage est régulier et les traits immobiles, comme chez ceux qui ont pris l'habitude, nécessaire aux diplomates, de ne pas trahir l'émotion. Mais comment pourrait-on commander à son âme? Comment ne s'exprimerait-elle pas dans le regard, dans ces trous par où passe la lumière du cœur. L'attention, l'intelligence, la simplicité, le dépouillement de soi-même, si nécessaire pour bien écouter, tout cela avait séduit.

On sentait que, dans les tâches d'État où la volonté de Pie XI l'avait appelé, le cardinal Pacelli était cons-

tamment obligé de tenir comme en tutelle la partie ardente de son être, celle qui le portait au zèle, à l'apostolat, à l'écoulement de son âme, pleine du Christ, dans celle des autres. Il ne pouvait s'exprimer que dans ses discours et à de rares occasions. Il souhaitait de revenir à un évêché de province, où il aurait enseveli sa gloire.

Pie XII continuera Pie XI, mais avec des nuances particulières. Il n'a certainement pas le même tempérament. Un des évêques français qui a le plus connu et le plus aimé le pape défunt, qui lui ressemblait par une affinité d'âme et de caractère, Mgr Saliège, a décrit Pie XI d'une manière admirable dans le dernier numéro de La Vie Intellectuelle. *Ce qui apparaît, c'était d'abord la force, l'autorité, la volonté qui, parce qu'elles se possédaient, s'épanouissaient en douceur et en bonté. Chez Pie XII, le chemin des qualités paraît inversé : c'est la douceur, c'est la tendresse qui sont premières et qui s'épanouissent en fermeté, en netteté et en courage. Voilà pourquoi ils s'aimaient tant l'un et l'autre. Car on peut dire à la fois que la force est la plénitude de la douceur ou que la douceur est la plénitude de la force.*

APOSTOLUS.

Renouveau de la catéchèse

Dans la semaine du 20 au 27 février se sont tenus à Paris deux congrès de catéchèse. Pour la troisième fois la *Formation chrétienne des Tout-Petits* (F.C.T.P.) tenait ses assises annuelles. Pour la première fois, un congrès national, organisé par M. le chanoine Lieutier et l'Archiconfrérie des Catéchismes, groupait les pionniers de l'apostolat catéchistique, prêtres et laïcs. C'est un événement heureux, dont l'importance n'échappe à personne.

***

Le problème de la formation chrétienne, en effet, s'impose à nous en des termes nouveaux. Tous les éducateurs, attentifs à l'évolution de notre société, sentent combien nos anciennes méthodes sont mal adaptées aux besoins qui se font jour dans l'âme de l'enfant, en raison des carences qu'elle subit et des périls qu'elle court.

Les carences sont manifestes. L'éducation de l'enfant doit se faire avant tout en famille, et par l'influence chrétienne du milieu, et par l'instruction des parents. Cette imprégnation doit s'opérer dès l'âge le plus tendre, de trois à six ans : c'est l'âge décisif où se forment les *idées*, non par un procédé scolaire, plus ou moins artificiel, mais par une réaction vitale de l'esprit qui s'éveille dans le milieu humain qui l'éveille. Cette réaction de l'enfant est normalement homogène avec le milieu qui l'influence, et si le milieu est lui-même sursaturé de matérialisme, l'empreinte primitive sur l'âme enfantine sera naturellement matérielle. Le cas n'est pas si rare de garçons et de fillettes qui viennent au catéchisme à neuf ans, déjà sceptiques ou totalement fermés aux réalités spirituelles. Ces cas limites sont un indice du travail de déchristianisation qui s'est fait dans notre société. L'enfant, d'ordinaire, grandit dans

une atmosphère de naturalisme, qui asphyxie la vie surnaturelle de son baptême au lieu de la développer : c'est un lieu commun de le constater.

Cette carence de la famille est un véritable désastre. Mgr Petit de Julleville n'hésitait pas à dire, dans un mandement que nous voudrions voir entre toutes les mains : « On ne peut normalement sauver un enfant de la perdition qu'en collaborant pleinement avec sa famille. Si la famille est négligente, insouciante, si son influence n'existe pas, si, à plus forte raison, l'action qu'elle exerce détruit constamment ce que l'on cherche à édifier, ce sera miracle qu'un enfant puisse demeurer bon [1]. »

A cette carence, devenue presque générale, s'ajoutent les périls qui entourent l'enfance. Mgr Petit de Julleville les a lumineusement décrits.

L'atmosphère viciée : « Un peu partout flotte en l'air cette idée que la vie n'est pas une tâche austère et courageuse, accomplie sous le regard de Dieu, dans la patience et dans l'effort, et au besoin à coup de sacrifices; mais un exercice d'habileté où triomphent les gens sans scrupules, une jouissance que chacun a le droit de rechercher égoïstement. Comme si la vie trouvait sa fin en elle-même! Au point de vue plus strictement religieux, une doctrine de mort, qui déclare la guerre à Dieu, s'insinue. »

Péril des lectures : « Ce flot de publications corruptrices qui coule à pleins bords en France, malgré la résistance des lois », mais aussi ce débordement de « productions soi-disant destinées aux enfants ». « Avez-vous remarqué à quel point les *illustrés*, qui sont rédigés pour eux, sont en général d'une vulgarité et d'une sottise déconcertantes? [2]

Péril plus subtil encore, plus profond et plus universel : la laïcisation de notre société française. « Jadis la vie sociale était dominée par la croyance en Dieu, la confiance officiellement témoignée à la pensée chrétienne. L'éduca-

1. Lettre pastorale de Mgr l'Évêque de Dijon sur l'éducation chrétienne des enfants, *la Vie diocésaine*, 16 mars 1935, Dijon.

2. Mgr Petit de Julleville fait allusion aux illustrés d'inspiration laïque. Depuis, des illustrés catholiques ont pris leur essor. *A la Page* (Bonne Presse), *Cœurs Vaillants, Ames vaillantes* (Union des Œuvres). Pour les plus grands, *La Vie chrétienne avec Notre-Dame* (Éditions du Cerf), pour n'en citer que quelques-uns.

tion de l'enfant se faisait dans l'unité de la foi. Cette unité est actuellement brisée. » L'enfant va subir des influences diverses et contradictoires. L'école contredit la famille, la famille contredit l'Église. Que peut-il sortir d'une telle anarchie ? L'enfant y échappe en se libérant du jeu de torture qu'exercent sur lui ces influences contraires. L'enfant n'est plus *en mains*.

*
* *

Il est évident qu'en présence d'un tel état de choses, les vieilles méthodes ne suffisent plus. La J.O.C., la première, l'a compris. Les résultats si surprenants obtenus en milieu ouvrier, le plus déchristianisé de tous, à quoi donc tiennent-ils ? A la grâce du Christ sans doute. A l'influence de l'Église, certes ! Mais la grâce du Christ, mais la puissance de l'Église ne sont-elles pas les mêmes partout ? La J.O.C. a vu que le problème était ailleurs. Tout dépend du *contact* de l'âme avec le Christ et avec l'Église : il faut qu'un moment vienne où Jésus-Christ, notre unique Sauveur et médiateur, *touche en personne* l'âme de l'homme et détermine en elle un courant de vie, une transformation, une guérison et une résurrection. C'est la foi vive, la seule qui sauve. Le problème n'est donc pas de gaver la mémoire de formules incomprises, et d'enferrer l'esprit de l'enfant dans un réseau de définitions pour lui torturantes, ce réseau serait-il fleuri d'explications, elles-mêmes insaisissables quand elles ne s'appuient pas sur l'idée de base clairement et vitalement assimilée. Le vrai problème est de donner à l'enfant le Christ vivant, le Christ présent, le Christ aimant et aimé, et avec Lui, tous les biens qu'il apporte, la vérité qui délivre et la grâce qui sauve, et la paix qui console, et l'amour qui nous unit à Dieu notre Père. Quand un prêtre, quand un catéchiste a compris que la *fin*, qui détermine et inspire tous les moyens, est, en catéchèse, l'insertion de la vie du Verbe incarné dans la conscience chrétienne de l'enfant, pour lui toutes les perspectives changent et les éléments de sa tâche — à la fois si difficile et si belle — acquièrent des proportions et des valeurs nouvelles. Une méditation assidue et approfondie de cette fin peut et doit opérer une véritable « révolution » dans l'âme du catéchiste : celle qui s'est faite chez ce jeune prê-

tre de banlieue — je le cite parce que je le connais, mais il y en a bien d'autres — pour qui le catéchisme, en fait d'apostolat près des enfants, *est la seule chose essentielle*, le patronage, le scoutisme, le préjocisme même n'étant que des succédanés; mais il fait le catéchisme de telle manière qu'en ces heures entre toutes précieuses et *préférées* des enfants, le Christ vivant et présent est révélé à leur foi et donné à leur cœur. Tout ensuite part de cette *conviction personnelle* acquise par l'enfant dans la clarté de l'évangile et sous la pression de la vie.

***

Comment organiser l'action catéchistique en vue d'une telle fin ? Cette stratégie de l'âme ne peut se dire en quelques mots, mais une première chose s'impose : prendre plus clairement conscience des *rénovations* qui s'imposent. Et le congrès national, à ce point de vue, fit un travail opportun.

Mgr Houbaut, dans un rapport très applaudi, fit mieux voir pourquoi Pie XI voyait dans le catéchisme « le plus sacré et le plus urgent » de tous les ministères. Il souligna l'importance du mot d'où doit jaillir l'idée, qui commande la conviction et l'action. Et ceci tout naturellement amena la discussion sur le point capital : *la formation pédagogique des catéchistes.*

On s'est plaint à diverses reprises d'un fait : le catéchisme n'intéresse pas les jeunes. Le P. Pupey-Girard répondit par un autre fait : les jeunes de nos grandes écoles s'y intéressent profondément, mais parce qu'ils sont maîtres d'enseigner la doctrine du Christ comme une doctrine de vie qu'il faut communiquer à des âmes vivantes. Tout le problème du recrutement des catéchistes, thème central du Congrès, nous paraît donc suspendu au problème de leur *formation* et de leur *fonction*. C'est ce que souligna Mgr Roeder. La vocation de catéchiste ne saurait se ramener « à faire réciter une leçon débitée machinalement ». Faire ânonner des formules verbales n'est pas une entreprise particulièrement attrayante ! On ne peut non plus former un petit chrétien sans une formation personnelle profonde. On ne s'improvise pas catéchiste, on ne le devient pas *empiriquement*, à moins d'avoir une sorte de

génie. Pour être catéchiste, il ne suffit pas d'avoir une foi vive, un amour ardent des âmes, une bonne volonté immense, du zèle à revendre : toutes ces qualités seront neutralisées par la seule ignorance de la psychologie de l'enfant et de quelques principes essentiels en pédagogie. La formation des catéchistes est donc chose nécessaire, primordiale : pratiquement tout part de là. Le congrès a permis de mieux mettre en lumière cette nécessité. Mgr Lamy souligna notamment le vœu de nombreux évêques qui désirent, dans le cadre diocésain, la création d'auxiliaires de l'Action catholique bien équipées, munies d'une formation professionnelle « à la page » et consacrées à la formation religieuse des enfants.

Ceci appelle une autre création, dont le vœu fut également formulé au Congrès : *la création d'une École normale des catéchistes*, où se donnerait cette formation théorique et pratique adéquate [3].

*
* *

Ces exigences nouvelles, si vivement senties par tous les prêtres qui sont en contact avec l'enfance, ont groupé autour de M. le chanoine Pasteau, depuis quelques années, une équipe de « mamans d'âmes » qui se sont dévouées à la formation chrétienne des tout-petits (F.C.T.P.). Elles ont constaté, au grand catéchisme où d'abord elles travaillaient, que la plupart des enfants, en milieux citadins et populaires, arrivent à huit ou neuf ans, l'esprit parfaitement fermé aux choses religieuses; qu'on ne peut, dans ces conditions, les initier profondément à la vie chrétienne, pendant les rares séances de catéchisme, où ils viennent d'ailleurs en trop grand nombre pour qu'on puisse individualiser et adapter suffisamment leur instruction; que le premier âge est enfin décisif pour la foi de l'enfant [4]. Elles se sont ainsi attachées de toute leur âme à

3. Nous nous faisons volontiers l'écho d'un regret, et d'autant plus que nous le partageons. Des prêtres auraient souhaité entendre des rapports comme ceux de Mgr Rœder et du chanoine Boyer, et des communications aussi intéressantes que celles de Mme Fargues ou de Mlle Derkenne. On eût voulu ne pas être mis en demeure de choisir.

4. Mlle d'Aubigny a fait la même constatation dans une enquête

ce problème de la première formation, rendu si angoissant par la carence des familles. L'idée fondamentale de ce mouvement, qui est maintenant en plein essor, est de plonger l'enfant plusieurs heures par semaine, le jeudi et le dimanche, en un milieu chrétien pleinement adapté à son âge : un milieu, si l'on peut dire, fait sur mesure. On s'est donc inspiré des méthodes actives de jardins d'enfants, pour imprégner ainsi le tout-petit d'une atmosphère chrétienne et l'initier par la vie à la religion de vie.

On sait que cela ne va pas sans inconvénients. On enlève le tout-petit à son milieu familial très « naturalisé » pour le plonger soudain en un milieu intensément *surnaturalisé*. Mais cette transposition doit se faire intelligemment, avec toutes les délicatesses d'une charité qui embrasse d'un même amour l'enfant, fleur de chrétienté, et le papa « communiste » ou la maman indifférente. On agit par l'enfant sur le milieu, sans contrainte, et par rayonnement.

Ce mouvement a le grand avantage de travailler, si l'on peut dire, en terrain *libre*. Ici point de « manuel » imposé; point de rigides règlements, point de leçons et d'examens : l'enchantement de la vie, la joie de connaître Jésus, de le prier, de le chanter, et de jouer presque avec Lui, tellement il est là présent et à la taille des tout-petits. Ne parle-t-il pas leur langage et ne dit-il pas des choses qu'ils comprennent à merveille ? N'est-il pas le plus beau et le plus « gentil » des petits enfants ?

Amusettes, direz-vous ? qu'on se détrompe. L'art de l'éducatrice pour cet âge est une merveille de la nature. La vérité qu'on donne à ces petits c'est la vérité la plus pure, la plus haute, la plus divine, mais sous forme de « lait » dirait l'Apôtre, et le lait n'est-il pas le chef-d'œuvre de la nature ? Nous prions ceux qui ne voient les choses que superficiellement, de comprendre que l'enfant dès qu'il réalise un acte de foi vive, réalise un acte infini — qui le met en contact mystérieux avec la « première vérité », non

méthodique et après de longues observations, pour les milieux de la campagne où elle vit. Sa conclusion est que sans une première formation vitale, de quatre à huit ans, l'écolier de neuf ans ne comprend rien trop souvent au catéchisme et le récite comme un perroquet.

en vertu des seuls concepts éclos dans sa petite intelligence, mais en vertu de l'Esprit qui féconde dans cette âme pure l'idée naïve où cette foi est tout de même contenue. Et cet acte, à lui seul, est une chose plus vraie, plus nécessaire et plus féconde que la prétendue science des plus grands, qui peuvent réciter sans y croire, et sans aucune faute verbale, la série entière des « réponses » du catéchisme.

On ne peut bien faire vivre un tout-petit chrétien, cependant, sans l'instruire : son éducation, de quatre à sept et huit ans, va donc se poursuivre selon un programme gradué, adapté pour chaque âge. Au terme de ce cycle l'enfant doit posséder, sous forme d'idées vives et de convictions personnelles, l'essentiel de sa religion. Il peut alors aborder le grand catéchisme — où il sera parfois dépaysé, de prime abord, mais où il finira bien par se reconnaître, pour peu qu'on l'y aide, et qu'on lui fasse retrouver le beau visage de sa foi à travers le miroir des formules.

Ainsi la F.C.T.P. poursuit une expérience pédagogique du plus grand intérêt. Elle met sur pied, progressivement, par retouches et perfectionnements successifs, une méthode d'initiation chrétienne aussi adaptée que possible à la première enfance.

L'initiation chrétienne ! C'était le thème précisément de son récent congrès. Ces journées d'études intenses se sont déroulées dans une atmosphère de joie et d'enthousiasme qui sont de bon augure. L'assistance y fut, cette année encore plus nombreuse. Quarante-deux diocèses étaient représentés, dont deux de Belgique. Un groupe compact de jeunes prêtres en a suivi les travaux.

Ces travaux furent dominés par les quatre rapports historiques et théologiques de la première journée, qui fournirent, si l'on peut dire, l'éclairage de fond. Ils avaient pour sujet : *le baptême sacrement de l'initiation*. Nous n'en donnerons pas l'analyse — qui a paru dans la presse. Mais une chose est à noter : la réaction de l'auditoire. Visiblement, nos élites attendent de leurs prêtres la « doctrine sacrée » sous une forme claire, sans pédantisme ni technicité, mais sous une forme *riche* et *sans mutilation*[5].

5. Voici, à titre d'indication, le programme de cette première journée : *Origine et sens divin du baptême*, par le R. P. Lajeunie, O. P.; *Rites d'initiation baptismale dans l'Église primitive*, par M. le

La deuxième journée abordait, d'un point de vue pratique et technique, *L'éveil de la conscience aux réalités du baptême*[6]. La troisième journée avait pour thème : *Le centre principal d'initiation, l'autel.* Deux rapports remplirent cette matinée. Dans un vivant et lumineux exposé le P. Sirot, O. P., montra dans la messe sa valeur de signe et sa valeur de vie. Mme Damez nous dit ensuite comment l'on peut de son incorporation au Christ par l'initiation à la messe. amener le tout-petit au Christ par l'initiation à la messe. Le P. Bruno de Jésus-Marie, O.C.D., nous fit enfin entrevoir la résurrection chrétienne de notre société paganisée par la floraison d'une enfance, initiée dès le premier âge aux merveilles du Royaume de Dieu, où ces tout-petits entrent de plein droit, puisque ce royaume est à eux et pour ceux qui leur ressemblent, comme nous le redit éloquement Mgr Courbe dans son allocution finale. Les tout-petits eux-mêmes nous montrèrent avec bonne grâce leur foi naïve par les chants mimés qu'a composées pour eux Dom David.

Tout ceci montre dans quel esprit et dans quelle lumière la F.C.T.P. entend poursuivre sa tâche. Ces éducatrices ont conscience de la grandeur et de la difficulté de leur entreprise. Elles savent qu'on ne peut confier la formation même des tout-petits — surtout des tout-petits dirions-nous, — à de jeunes mains inexpertes. Elles sont, avant tout, soucieuses de leur propre formation théologique et technique. Cet équipement intellectuel et pédagogique se fait dans des « sessions de formation » où collaborent la théologie et l'expérience, sous la direction et le contrôle de notre Mère l'Église, toujours présente par sa hiérarchie. Espérons que ce mouvement s'étendra bientôt à toute la France et gagnera non seulement en profondeur et en étendue, mais encore en hauteur.

E. L.

chanoine Bardy; *Catéchèse et baptême aux IV^e^ et V^e^ siècles*, par Dom Lambert Bauduin, O. S. B.; *Théologie du baptême*, par le R. P. de Montcheuil, professeur à l'Institut catholique de Paris.

6. Voici les rapports de la deuxième journée : *L'âge et les étapes de l'initiation*, par M^lle^ Vallin; *Méthodes d'initiation évangélique*, par M^lle^ d'Aubigny; *Initiation sacramentaire* (baptême, pénitence, eucharistie), par M^me^ Damez; *Une méthode d'initiation à la campagne*, par M^lle^ Munich.

Pour la rechristianisation des campagnes

Vacances missionnaires [1]

Nous sommes allées pendant les vacances, de 1934 à 1938, des jeunes filles et moi, dans une paroisse sans prêtre depuis trente ans. Le terrain, mentalité et réaction, nous était totalement inconnu.

Nous avons essayé de faire le plus de bien possible, très simplement : d'abord en vivant notre vie chrétienne à ciel ouvert; ensuite en nous occupant des enfants, des malades, des vieillards.

Une paroisse en ruines

Il s'agit d'une région où, en temps normal, les gens sont plutôt apathiques; plus indifférents qu'hostiles. C'est la vie matérialisée, fataliste, sans révolte, dans laquelle tout ce qui rapporte joue le rôle principal.

Région où se trouvent, par contre, d'incontestables qualités d'équilibre, d'ordre, de persévérance.

Dans la commune il y a quelques familles très honnêtes. En général, on se marie encore à l'église; malgré cela, l'ensemble du pays donne l'impression d'avoir un sens moral inexistant ou, du moins, considérablement atrophié.

Au point de vue religieux, l'habitude d'aller à l'église les dimanches et jours de fête, en dehors de « la fête des Morts de la Toussaint » et de « la fête des Morts des Rameaux », est à peu près perdue.

Les enfants mis à part, nous avons compté, sur cette paroisse de 600 habitants, 17 personnes, dont quelques-unes n'étaient pas du pays, à la messe du 15 août.

1. Pour tous renseignements, s'adresser aux « Vacances Missionnaires », Œuvre des Catéchismes, 19, rue de Varenne, Paris-7e. Permanence le mardi, de 14 h. 30 à 17 h. 30.

Cette misère spirituelle contraste péniblement avec les vestiges révélateurs d'une vie paroissiale jadis florissante.

Encore adossées aux piliers, des bannières lourdes de broderies d'or; aux bancs d'œuvre des vieilles hampes de cierges... Un ou deux hommes, le dimanche, pour les soulever.

C'est tout ce qui reste de vivant des belles confréries pleines de sève chrétienne au XVII[e] siècle.

De vieilles femmes, payées par les malades, accomplissent des rites dans l'église même et des pèlerins viennent de dix kilomètres à la ronde chercher un peu de poussière du socle de statues de saints inconnus.

Ces pratiques d'apparence superstitieuse semblent bien révéler un attrait persistant pour le surnaturel... La grande misère, c'est *l'ignorance religieuse totale.*

« Saint Esprit », que l'on prie, dans l'idée de tous est un saint, comme saint Milfort. On ne le connaît pas davantage. Aux deux, l'on dit : « priez pour nous »; et on les comble de rubans.

Autre forme de l'ignorance : nous avons vu deux cas de suicides au cours de nos vacances, et nous avons entendu, les deux fois, les gens nous dire : « Il a bien fait, il est bien débarrassé. »

Une secte protestante cherche à pénétrer le terrain. Nous visitions une pauvre cancéreuse qui, pendant longtemps, est allée dans une ville voisine se faire imposer les mains par un pasteur (du reste, elle a cessé le jour où il lui a demandé d'abandonner ses médailles). Une autre famille tout entière, entreprise par la même secte, assistait régulièrement à des réunions.

Les sans-Dieu, organisés après l'envoi d'un stagiaire à Moscou, travaillent dans un village voisin, et, par l'intermédiaire du facteur, entament le nôtre. A notre arrivée, l'instituteur détruisait *systématiquement* toute apparence de croyance dans l'âme de ses élèves.

Les enfants, dans cette région, sont mous par nature. Ils passeraient des journées entières sous les arbres à mâchonner des brins d'herbe. Ils sont polis, prévenants, gentils, mais craignent déjà de s'engager et de promettre.

Les petites filles vont au bal de nuit à neuf ans... Des billets trouvés ne laissent aucun doute sur la nature des

rendez-vous qui se donnent dans les bois, à la sortie de l'école.

Il nous a été facile de nous faire une opinion sur le degré d'instruction religieuse. Nous avons devant nous une quinzaine d'enfants de huit à quinze ans (plus des trois quarts vont au catéchisme ou ont fait leur première communion), et nous posons des questions : « Quand on meurt, où va-t-on ? » Réponses : « dans la terre », « au cimetière »... — « Il n'y a plus rien après la mort ? » Silence... « Qui reçoit-on quand on communie ? » Silence général. Une enfant de douze ans, qui avait été la première au catéchisme, lève la main : « Je sais... on a de la galette... » — « Quand on se confesse, doit-on tout dire, *même ce qui est mal?* » — « *Oh! non.* » — C'est unanime ! En creusant un peu, on se rend compte qu'en l'absence de termes, jamais accusations n'ont dû être faites sur les sixième et neuvième commandements.

Du reste, qui aurait pu rendre à ces enfants le service de leur apprendre à s'exprimer ?

Je demande, à l'église, à une bande de garçons de me montrer où est Jésus. La plupart ne bougent pas. D'autres dirigent leur doigt dans la direction de la statue du Sacré-Cœur ou du maître-autel. J'ai l'idée de prendre ces derniers, un à un, et je les conduis de l'autre côté de la grille du chœur, tout près de l'autel, pour reposer ma question. *Tous, sans exception*, qu'ils aient fait ou pas fait leur première communion, désignent le Crucifix au-dessus du Tabernacle.

Nous entendons quelquefois, quand nous interrogeons, des morceaux de phrases du catéchisme du diocèse — sans aucun sens, du reste —, mais la possession vivante des vérités essentielles est inexistante...

Quand, ayant découvert et conquis un peu notre terrain, nous essayons de consacrer quelques minutes, avant les jeux, à la vie de Notre-Seigneur, nous apercevons des sourires sceptiques chez les petits garçons de sept et huit ans.

Je me trouve donc en face de ce problème effrayant : la foi n'existe pas. Le manque d'exercice ne lui a pas permis de se développer... L'immoralité, dans bien des cas, lui fait une barrière.

Je réalise qu'il aurait fallu avoir ces enfants *très petits*, quand ils étaient encore tout près de leur baptême, pour

leur apprendre à *se faire, par la prière,* une foi *vivante,* assez forte pour résister au laïcisme, voire à l'athéisme. Je sens nettement qu'une œuvre de tout-petits s'impose.

Il s'agit maintenant d'assainir, de viriliser, de redresser les âmes que nous avons devant nous... Pour cela, c'est l'apostolat d'une jeune fille formée au scoutisme qu'il nous faudrait.

Une méthode et un esprit

L'année suivante, en 1936, je reviens avec, dans mon équipe : une « maman d'âmes » de la Formation Chrétienne des Tout-Petits (F.C.T.P.), une cheftaine de louveteaux.

Mon rôle maintenant est de laisser agir mes jeunes collaboratrices, en possession de méthodes profondément étudiées et expérimentées.

La jeune jardinière d'enfants, « maman d'âmes » de la F.C.T.P., rassemble vite douze, quinze et dix-huit tout-petits, très rapidement disciplinés.

Nous assistons à une véritable éclosion d'âmes... Ces enfants de trois à sept ans savent, à la fin des vacances, que Dieu a tout créé; qu'ils ont une âme; qu'ils sont des chrétiens; ils connaissent les fins dernières, ainsi que les grandes lignes de la vie de Notre-Seigneur.

Leurs connaissances religieuses dépassent sans difficulté celles des enfants plus grands et, surtout, *ils savent prier.* Ils aspirent Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi; les vertus de foi, d'espérance, de charité, au contact de la grâce actuelle, s'épanouissent et se manifestent en des réactions exquises. Une enfant de six ans, qui parle surtout par ses yeux profondément expressifs, me dit en me tirant par la manche pour me montrer le Christ qu'elle colorie : « Je l'aime. » Et c'est bien cela. Ce Jésus, les enfants apprennent à vivre avec lui. Ils vont le visiter à l'église; ils lui parlent.

Deux ou trois grandes sœurs de neuf à onze ans me supplient de leur permettre de rester à ces réunions de tout-petits. Je m'aperçois très vite qu'elles leur conviennent, comme elles conviennent à leurs petits frères et sœurs. Elles se passionnent pour les travaux manuels, et assimilent tout ce qui est donné dans le langage très simple de la F.C.T.P.

A la fin des vacances, quand ces trois enfants seront mêlées aux autres petites filles de leur âge, elles trancheront par des réponses pleines de compréhension et une attitude plus respectueuse à l'église.

De son côté, la cheftaine obtient sur ses garçons, avec les méthodes pédagogiques dont elle dispose, combinées de F.C.T.P., des résultats très intéressants.

Nos petits gars mordent admirablement aux jeux scouts. Maintenant les yeux brillent. On ne traîne plus : on marche. Les découpages-collages (de la F.C.T.P.) en rapport avec le cours religieux, sont expliqués le soir dans les familles, et triomphalement accrochés au mur.

Cette cheftaine s'acharne à obtenir que les « oui » et les «non » se disent plus vite, plus *directement*. Elle obtient qu'un petit enfant de chœur qu'elle forme avec les tableaux de Dom Lefèvre, et qui faiblit d'abord devant les moqueries de ses camarades, acquière petit à petit le courage de ses opinions. Et quand l'instituteur athée, inquiet de voir son meilleur élève « tourner du côté des curés », l'hiver suivant, le coiffera en pleine classe d'une pelure d'orange, en criant : « Vive le calotin ! », c'est la mère — pourtant non pratiquante — qui ira trouver le maître d'école pour lui demander que les idées religieuses de son enfant soient respectées.

A la fin de ces vacances 1936, je savais que les réunions de la F.C.T.P. faisaient merveille pour les tout-petits, et que les mêmes cours et travaux manuels convenaient admirablement aux plus grands — garçons et filles — très intéressés d'autre part par les jeux scouts.

La formule des réunions étaient trouvée.

Ce qui me restait à expérimenter, c'était la *durée* et la portée de l'influence exercée pendant *un mois seulement* chaque année.

Les beaux effets d'un bon travail

Cet apostolat *qui ne dure qu'un mois*, a-t-il vraiment une portée, une influence durable ?... Laquelle ?

Parmi les tout-petits, nous avions en 1937, c'est-à-dire

un an après l'essai fait des méthodes de la F.C.T.P., trois groupes : l'un composé des enfants de l'été précédent, suivis en cours d'année par une jeune fille du pays, que nous avions formée. Un second, qui comptait les enfants de l'été précédent, *non suivis*. Enfin, un troisième rassemblant tous les nouveaux.

Le premier groupe, non seulement n'avait pas oublié, mais savait bien des choses nouvelles.

Le deuxième — celui composé d'enfants de *l'année précédente, non suivis pendant l'hiver — se rappelait tout l'essentiel, grâce aux images conservées, redécalquées, recoloriées; grâce aux chants de Dom David, parfaitement retenus.*

Le troisième groupe, composé de nouveaux, ignorait totalement le bon Dieu.

Et les garçons ? Même constatation. La discipline n'avait pas été perdue : obéissance aux coups de sifflet, etc...

Quand on faisait la leçon sur l'Évangile, j'avais des exclamations comme celle-là : « Vous l'aviez pas encore dit »; et les autres : « T'avais qu'à te rappeler; on l'a dit l'année dernière. » La réponse, un peu floue, était bonne tout de même. (Du reste, une histoire sûrement inédite, racontée seulement une fois, m'a été rapportée avec une compréhension complète un an après, parce qu'après le cours, elle avait été mimée sous la direction de la cheftaine.)

L'atmosphère s'est transformée... Un petit garçon de neuf ans, au sourire sceptique l'année précédente, nous écoute maintenant comme tous les autres, avec de la foi dans les yeux... De bons regards sur tous les bancs, plus droits, plus confiants... Deux ou trois petits qui écoutaient haletants le récit de la Passion, quand j'en suis arrivée à la Résurrection, respirèrent d'une façon tout à fait touchante.

Beaucoup, tout fiers lèvent la main pour répondre. Souvent, on me dit : « C'était sur l'image de l'année dernière. »

Ces enfants ne sont pas blasés... Les moyens employés par la F.C.T.P., travaux manuels et chants, ont là-bas toute la plénitude de leur force, et attirent infiniment mieux que le système de bons points, avec récompense, que j'ai abandonné totalement après l'avoir essayé les deux premiè-

res années, dans l'ignorance où j'étais d'un système meilleur.

La disparition des bons points n'a pas empêché le nombre des enfants d'augmenter.

L'été dernier, nous en avons atteint soixante-quatre : tout-petits, filles et garçons. Le groupe des garçons dépasse en nombre celui des filles. Des petits gars qui habitent à trois ou quatre kilomètres viennent à toutes les réunions, ce que leurs sœurs ne pourraient pas faire. De plus celles-ci peuvent rendre service chez elles, et leur mère les garde.

Par les enfants, nous atteignons les familles; les mères surtout.

Un seul exemple :

Un petit infirme désolé de ne pouvoir se joindre aux jeux des autres venait tous les jours avec sa mère chez nous.

Nous lui racontions des histoires, et celle du petit Jésus, en lui montrant « mon premier album » à colorier. Je vois la mère pleurer : étant jeune fille, elle communiait, mais son mari n'étant « pas pour », elle ne pratiquait plus. Deux jeunes filles de l'équipe sont montées un matin garder les enfants, et cette femme est venue à l'église... faire ses Pâques...

Le problème de la continuité et de la durée

L'action directe exercée pendant les vacances donne peut-être à elle seule un résultat suffisant pour encourager la persévérance dans l'essai.

Mais voici maintenant la partie la plus intéressante de la question : *Ce séjour d'un mois par an peut-il permettre la formation d'une auxiliaire dans le pays même?... Auxiliaire qui pourrait, en cours d'année, poursuivre l'œuvre ébauchée?*

Il faut bien réaliser les difficultés d'un prêtre-desservant pour mesurer les services que peut rendre une personne bien formée dans la paroisse sans résident. Quand on voit la F.C.T.P. consacrer quatre après-midi — et ne pas pouvoir faire à moins — pour *pénétrer* les enfants de l'idée de Dieu créateur, et ceci avec toute la méthode sensorielle dont elle dispose, on se dit qu'un pauvre curé de campagne, sans collaboration, ne peut *rien* obtenir de *pro-*

fond des enfants du catéchisme. Et quand ce curé va dans un bourg éloigné du sien de quatre kilomètres, un seul après-midi par semaine, en faisant au moins une fois le trajet à pied, les difficultés sont au comble.

Il se trouve en face d'enfants qui n'ont rien appris; qui ont un vocabulaire archi-restreint; qui ont froid; qui sont pressés de rentrer chez eux...

Comment remédier à cet état de choses ?

En recréant pour le prêtre, l'atmosphère des temps de foi; en mettant devant lui des enfants *chrétiens*, qui connaissent et aiment le bon Dieu, et qui savent tout l'essentiel de la religion avant d'en apprendre les définitions abstraites.

Ceci est l'œuvre d'une femme; parce que la femme a le sens maternel, et sait s'adresser aux petits. La seule condition, c'est que ces aptitudes maternelles soient éclairées et surnaturalisées. C'est à quoi nous nous sommes efforcées. *Au cours de nos quatre étés nous avons pu initier aux méthodes nouvelles, deux jacistes et une ligueuse.*

Quand nous sommes arrivées, en 1934, notre premier soin a été de découvrir une jeune fille susceptible d'être formée. Cette formation, nous l'avons menée très progressivement, et poursuivie par correspondance.

En 1936, cette petite auxiliaire déjà préparée, aidait la « maman d'âmes » auprès des tout-petits. Elle s'est formée comme les enfants, au contact de la méthode si simple et si surnaturelle de la F.C.T.P., qui donne l'enseignement religieux sous forme d'oraison.

Nous l'avons fait venir à Paris l'hiver suivant, dans un foyer de jeunes filles *très* apostoliques, — ce qui était très important. Elle a pu suivre une session théorique de la F.C.T.P., commencer la préparation de son brevet simple d'instruction religieuse (obtenu en juin suivant), prendre des cours de coupe (trente leçons particulières), et s'initier à la tenue d'une sacristie.

Elle est revenue cette année, trois semaines, *uniquement* pour apprendre à préparer les enfants à la confession, ce complément de formation nous ayant paru de première importance.

Actuellement, elle s'occupe des tout-petits le jeudi matin, et des enfants du catéchisme le jeudi après-midi. Trois fois

par semaine, dans la maison de son père, menuisier du village, elle réunit quelques fillettes de treize à quinze ans, qu'elle forme pour la J.A.C., en leur apprenant à coudre. Avec sa mère, elle tient en ordre la sacristie.

Sa vie intérieure est quotidiennement alimentée par l'oraison, la communion spirituelle, une visite au Saint-Sacrement; ce qui lui permet de supporter les épreuves qui, fatalement, ne lui ont pas manqué.

Notre deuxième jeune fille appartient à une paroisse de la région, sans prêtre depuis dix ans. Pendant trois semaines, l'été dernier, nous l'avons eue à demeure. Elle a vécu la vie chrétienne rayonnante de mes jeunes collaboratrices et s'est formée près d'elles.

Enfin nous sommes allées sur place, à quatre kilomètres, former une brave ligueuse... Elle ne pouvait pas quitter sa vache malade, et pourtant elle voulait connaître la F.C.T.P. Nous nous sommes occupées des enfants devant elle, pour qu'elle apprenne à conduire une réunion. Elle peut prendre, dans sa grande cuisine, une fois un groupe, une fois l'autre... Les enfants l'aiment beaucoup, et elle a tout ce qu'il faut pour leur faire du bien.

Si nous avions eu une auto et une jeune fille sachant conduire, nous aurions pu atteindre d'autres paroisses, parce que plusieurs curés de la région nous demandaient de leur former des auxiliaires. De ce même centre, pendant ces vacances 1938, on a pu atteindre huit paroisses et deux villages.

Pour s'occuper des petits ruraux, des personnes de la campagne conviennent à merveille. Elles sont allées elles-mêmes sur les bancs de l'école communale, et connaissent les *divers dangers* des retours par les chemins bordés de haies.

Nous, nous sommes quelquefois « handicapées » par l'ignorance des coutumes, des expressions ou du semi-patois du pays. J'avoue que j'étais souvent embarrassée au début par les « é mé itou » et autres expressions que j'entendais continuellement. Je me rappelle avoir beaucoup regretté de n'avoir pas pu participer à la joie rayonnante d'une enfant qui arrivait en criant : « Mademoiselle, ma petite sœur a quitté !... ma petite sœur a quitté !... » Si j'avais connu la traduction, j'aurais pu lui dire : « Quelle chance !... tout à

l'heure nous remercions Dieu de la joie qu'il t'a donnée en permettant que ta petite sœur marche toute seule... » Je serais en plein entrée dans cette vie d'enfant pour l'aider à s'élever vers Dieu.

Ce sont également des jeunes filles comme celles que nous avons formées qui pourront, très doucement et très habilement, redresser les tendances superstitieuses. Pour notre part, nous nous sommes bien gardées d'ébranler la confiance dans certaines pratiques — non reconnues par l'Église — et même d'en parler aux enfants. Nous n'étions pas qualifiées pour cela; et, de plus — et surtout —, nous n'aurions obtenu aucun résultat.

Et les autres dix mille paroisses sans prêtres ?

Pour conclure, pourquoi ne pas rappeler qu'il y a en France *dix mille paroisses sans prêtres* qui, tôt ou tard, tomberont peut-être dans l'état de déchristianisation de celle dont nous venons de parler, s'il n'y a pas une énergique réaction du côté des catholiques.

Pour aller au secours des paroisses sans prêtre, il y a tant de manières d'agir.

Nous avons agi en équipe : équipe joyeuse, composée de jeunes filles du pays et pas du pays, appartenant à divers mouvements et à *divers milieux sociaux*. Toutes s'aidaient, s'unissaient, s'aimaient, dans un véritable esprit d'Action catholique.

L'atmosphère devait être celle des vacances... Donc pas de surcharges. Nous avions les enfants cinq après-midi par semaine seulement, de 3 à 6 heures; mais une préparation aussi approfondie que possible cherchait à donner à ces réunions un maximum de rendement.

L'action par équipe n'est pas la seule formule. Une jeune fille en vacances dans sa famille, par exemple, qui s'occupera des enfants de la campagne et formera une jeune fille du pays, remplira tout à fait le but que nous nous sommes proposé. La seule condition, c'est qu'elle soit formée elle-même.

Nous essaierons de préparer cette année de ces monitrices, dans toute la mesure où les circonstances nous le permettront. Une session de formation a eu lieu en septem-

bre dans le Dauphiné. Depuis, trente jacistes font la F.C.T.P. dans leur village. Tout ceci montre que les possibilités sont très grandes.

Nous regretterions de ne pas faire tout ce que nous pouvons, quand nous lisons dans *La Lutte*, organe des sans-Dieu, au milieu de relations de baptêmes rouges, ce passage concernant la campagne : « *L'association des travailleurs sans-Dieu doit attacher plus d'importance à la conquête de la campagne qu'à celle des villes. Ou, mieux, pour faire aller de pair ces deux tâches, que chaque section de ville se sente en quelque sorte mobilisée en permanence pour porter sa propagande dans les villages alentour. Car le travail, à la campagne, est lent, difficile, ingrat quelquefois, mais d'une nécessité et d'une urgence absolues.* »

En transposant, ce serait tout un programme d'action, dont la réalisation devient, semble-t-il, beaucoup plus accessible maintenant qu'il existe des mouvements spécialisés, *organisés*.

Pour notre part, nous nous appuyons beaucoup sur la J.A.C. Notre grand désir est de voir nos jeunes auxiliaires devenir jacistes, si elles ne le sont pas, et très bonnes jacistes, si elles le sont déjà.

Le peu que nous faisons, nous voudrions le faire dans un esprit très « Action catholique », dans tous les cas, nous avons la grande joie — dont nous jouissons bien — de mettre en commun, au service de l'Église, tout ce que chacune de nous a acquis dans sa formation personnelle.

M. Munich.

LECTURES

Livres récents

Écriture

● **Initiation biblique.** Introduction à l'étude des Saintes Écritures, publiée sous la direction de A. Robert et A. Tricot, professeurs d'Écriture Sainte à l'Institut catholique de Paris, in-8 carré de 860 pages, orné d'une héliogravure, avec Index analytique des matières, Index historique, Index géographique, Index littéraire et huit cartes; Paris, Tournai, Rome, Desclée et Cie, 1939.

Cet ouvrage, illustré en tête par un beau saint Jérôme d'Albert Dürer, est fidèle d'un bout à l'autre à la rectitude doctrinale et à la loyauté scientifique dont un tel patronage est l'implicite promesse. Ce ne peut être ni une encyclopédie biblique, ni un « manuel biblique » (qui serait plus didactique dans la forme), mais il envisage tous les problèmes que se posent aujourd'hui les croyants cultivés quand ils veulent comprendre, pour en vivre pleinement, la source inspirée de leur foi; si ses auteurs ne peuvent les résoudre tous jusqu'aux plus techniques détails, et font d'ailleurs relativement peu de place à la controverse, ils savent au moins orienter le lecteur dans les voies sûres où se trouvera la solution, en lui indiquant aussi une riche bibliographie à la fin de chaque exposé. On peut estimer que cette *Initiation* rendra plus de services aux études religieuses que la plupart des manuels en cours. Publié sous la direction de deux professeurs d'Écriture sainte, MM. Robert et Tricot (qui y ont apporté eux-mêmes une large contribution), et recommandé par une lettre-préface de S. Ém. le cardinal Liénart, l'ouvrage est dédié à la mémoire de deux grands savants catholiques que la mort a emportés coup sur coup au temps même où les premières épreuves sortaient des presses, le P. d'Alès, S. J., et l'illustre rénovateur de la science biblique que fut

le P. Lagrange, O. P. L'étude sur la critique textuelle du Nouveau Testament (pp. 236-248) est du P. Lagrange; l'histoire de l'usage de la Bible par les autorités de l'Église et les théologiens (pp. 752-768) est du P. d'Alès, qui a illustré son étude par un long exposé de la théologie du premier de nos dogmes, celui de la Trinité. S. Ém. le cardinal Tisserant, président de la Commission Biblique pontificale, a bien voulu fournir sa collaboration pour l'étude des alphabets et du matériel primitif des livres saints (pp. 74-79), ainsi que pour l'histoire et la critique du texte de l'Ancien Testament (pp. 226-235). Les autres collaborateurs sont tous d'une compétence éprouvée, la plupart professeurs aux Facultés catholiques françaises, à l'École Biblique des dominicains et aux autres Instituts de Jérusalem, ou dans les séminaires et scolasticats où les études sont le plus renommées. Enfin leur liste, à elle seule, donne toutes les garanties, et l'on peut compter que chez eux, la sûreté et l'ampleur de l'information s'accompagneront toujours du souci le plus sérieux d'orthodoxie et de chrétienne obéissance aux directives de l'autorité ecclésiastique [1].

Après les *notions préliminaires*, dont M. Robert s'est chargé, sont expliqués les caractères distinctifs du *Livre divin*, dans les parties I à III qui font comme une première section, M. Pirot étudie *l'inspiration*, d'après les principes de saint Thomas, en insistant sur la différence entre « inspiration » et « révélation », avec un appendice de M. Robert sur *l'inerrance et les genres littéraires;* car, ainsi qu'il est dit plus loin (p. 189), « une synthèse théologique bâtie en dehors de la question littéraire risque d'être artificielle et inexacte ». Ensuite M. Osty traite des langues bibliques, S. Ém. le cardinal Tisserant des *alphabets* originaux et du *matériel* pour écrire. Suit le *résumé de tous les livres* de l'Ancien et du Nouveau Testament (MM. Robert, Chaine, le P. Huby, M. Pirot), puis la question capitale des *genres littéraires* de l'un et de l'autre (par les directeurs); il faut savoir qu'il est un genre lyrique, légaliste, prophétique, etc., entraînant des modes d'expression très divers de la vérité. Puis c'est la

1. On trouvera une traduction soigneuse de toutes les réponses de la Commission biblique aux pages 335-350. Les documents pontificaux ne sont pas reproduits; mais l'étendue déjà très considérable de l'ouvrage l'explique assez.

transmission du texte (le cardinal Tisserant, le P. Lagrange), les *versions* (MM. Bardy et Tricot), enfin l'*histoire de l'exégèse*, depuis celle des Juifs jusqu'à la contemporaine (M. Venard, le P. Bonsirven, MM. Bardy, Vincent, Vaganay) et les *règles de l'exégèse catholique* (M. Pirot).

On passe (pp. IV-VIII) au *milieu* où les Écritures prirent naissance. Le grand spécialiste de l'École Biblique qu'est le P. Abel décrit le *cadre géographique* (topographie, hydrographie, géologie), le climat, la flore, la faune de la Palestine, enfin l'ethnographie et la géographie politique. Puis le *milieu historique*. La *préhistoire* est échue à M. A. de Lapparent, P.S.S., et l'*archéologie biblique*, au P. Lemaire, O.F.M., qui dirigea l'Institut biblique franciscain de Jérusalem. La *chronologie biblique*, avec ses conventions et ses incertitudes partielles, est étudiée par MM. F. C. Jean et Tricot. Enfin vient l'*histoire des peuples voisins*, des Égyptiens aux Romains, par M. Drioton, directeur général du Service des antiquités d'Égypte, le P. Lobignac, M. Bardy. L'*histoire du peuple hébreu* est alors abordée (d'Abraham à Samuel, par le P. Lemaire; l'époque de la Royauté, par le Prof. Dennefeld; de l'Exil à la ruine, par le P. Bonsirven). L'*histoire évangélique et apostolique* est partagée entre M. Tricot (le milieu juif ambiant), le P. Huby (la vie de Jésus) et M. Colon (l'âge apostolique). Une description du *milieu religieux païen*, dont la connaissance est d'une telle importance pour juger les théories actuelles du « syncrétisme », est donnée par M. Drioton (Égypte), MM. Delaporte et Vincent (Asie Antérieure, Sémites et Perses), et M. Bardy (monde gréco-romain). On y voit notamment que la religion de Zoroastre n'a pu avoir sur le judaïsme aucune influence essentielle (pp. 651-653).

L'étude soigneuse des cadres géographique et historique permet d'aborder *la religion de l'Ancien et du Nouveau Testament* (parties IX-X). Celle de l'*Ancien* a été réservée au P. de Vaux, O. P., directeur de la Revue biblique, et celle du *Nouveau* au maître renommé de la Compagnie de Jésus, le P. Lebreton; deux choix dont il faut féliciter les directeurs. Enfin les « *permanences et déviations* » de l'enseignement biblique, c'est-à-dire le *judaïsme sous l'ère chrétienne*, par le P. Bonsirven, spécialiste si qualifié dans la matière, et l'*Islam*, par M. Vincent, professeur de religions à Strasbourg, permettent de mieux apprécier encore la pureté de l'héritage biblique tel que l'a conservé l'Église.

Toutes ces études sont bien propres à éveiller ou développer chez le lecteur cultivé un sens littéraire des formes du langage, et un sens historique et théologique du développement, qui deviennent de plus en plus nécessaires à la défense de l'intelligence chrétienne de la Révélation. Elles font bien saisir la « pédagogie » de Dieu dans l'Ancien Testament, pour se faire entendre d'un peuple aux idées originellement très grossières (p. 668). Il est bien établi d'ailleurs qu'Abraham et les autres patriarches ne sauraient être des personnages mythiques (p. 493), que leur religion était bien le monothéisme et non une simple monolâtrie (p. 672), que les Israélites ont toujours cru à une survie des âmes (p. 673), et que les plus éclairés savaient bien que Yahveh n'abandonnerait pas ses amis dans le Shéol; enfin que si, au temps des rois, il y a eu une religion populaire fort altérée par le syncrétisme que combattaient les Prophètes, le pur mosaïsme se maintenait toujours dans l'élite; la révélation de l'Ancien Testament, *progressive et imparfaite* (saint Thomas) avait « le Christ pour fin » et préparait d'une manière non seulement négative, mais parfaitement positive, à recevoir et admirer la splendeur de sa manifestation complète dans le Nouveau.

Restait à nous dire ce que la Bible a été et doit être dans la vie chrétienne, soit la vie publique de l'Église, soit notre vie privée. C'est l'objet des trois derniers chapitres. Le ch. xxx est consacré à la *Bible et la théologie* († le P. d'Alès et M. Vigué). La suivante, que nous recommandons tout particulièrement aux lecteurs de *La Vie Spirituelle*, s'intitule *La Bible et la Piété*, par le P. Brillet, Supérieur général de l'Oratoire. Enfin le ch. xxxii, *La Bible dans l'Art*, par M. Vloberg, donnera la nostalgie de cette époque où les « Bibles de pierre » imprégnaient des Écritures l'imagination de tous les peuples chrétiens.

Dans l'ensemble, tout l'ouvrage nous laisse une impression excellente. Ce n'est pas que nous n'eussions, par ci par là, à élever quelque objection de détail ou risquer quelque réserve[2]. Mais nous ne trouvons pas de critique à faire au

2. Ainsi, concernant la date de l'Épître aux Hébreux (p. 149) ou celle de l'Épître de Jacques (p. 151), la part de saint Jérôme dans la Vulgate des Épîtres (p. 370), la question d'Arétas (p. 451), l'hypothèse « la plus satisfaisante » sur la composition de la deuxième

point de vue doctrinal, et nous estimons grandement l'esprit d'une « Initiation » qui tend à mettre les chrétiens instruits et avides de retremper leur foi à ses sources mêmes — il y en a, grâce à Dieu, de plus en plus — en état d'aborder les questions, naguère les plus troublantes dans un esprit fait de sécurité doctrinale, d'ouverture philosophique, historique et littéraire, et d'une piété d'autant plus chaude et solide qu'elle n'admet comme nourriture que des aliments authentiquement divins. Nous souhaitons à ce livre tout le succès qu'il mérite.

Les Hauldres, Étiolles, février 1939.

E. Bernard Allo, O. P.

Culture religieuse

• **Morale et Corps mystique,** par Émile Mersch, S. J. Paris, Desclée de Brouwer, 1 vol., 276 pp.

Le grand ouvrage du P. Mersch sur le Corps mystique le préparait à écrire cette synthèse de morale chrétienne, con-

aux Corinthiens (p. 211), je trouverais bien quelques observations à faire. Je ne puis non plus reconnaître comme absolument exacte l'analyse de l'Apocalypse qui est présentée aux pages 155 et suivantes comme le résumé de mes propres idées sur le sujet. Mais tout cela, en somme, est peu de chose en un livre pareil, dont l'esprit, les orientations et les conclusions générales me paraissent mériter un plein assentiment. Je goûte en particulier la manière large et prudente dont sont traitées la question des sources du Pentateuque (p. 86, al.), celle de l'évolutionnisme pour le corps humain (p. 387), celle de la chronologie biblique pour l'Ancien Testament (pp. 427 ss.), et, dans le Nouveau, de la double légation de Quirinius en Syrie (p. 437), de la date la plus probable de la naissance de Jésus (7 ou 6 avant notre ère, de sorte qu'il avait au moins trente-six ans à la Passion (p. 547), de la durée de son ministère (deux ans et demi, « *au moins* », dirons-nous); puis la fixation des rapports, chronologiques et autres, des deux Épîtres aux Corinthiens (p. 142), des circonstances de la première Épître de Pierre (p. 152), et enfin l'appréciation de la nouvelle théorie rationaliste de la *Formgeschichte*, qui « repose sur des postulats déjà vieux et périmés » (p. 322), ainsi que l'affirmation de la règle d'interprétation pour tous les passages difficiles de l'Écriture par « l'analogie de la foi » (pp. 330 ss.), qui est la règle perpétuelle et officielle de l'Église.

çue précisément dans la perspective de l'Incarnation. L'idée centrale est contenue dans cette formule : « Sainteté de chrétiens, sainteté de membres. » Formule d'union, un mystère de « rattachement », qui s'accomplit en deux sens pour réaliser une seule unité : rattachement au Christ, notre chef, rattachement à tous les chrétiens. Le bénéfice d'une telle perspective n'est pas seulement de nous révéler la source de notre vie intérieure en Jésus-Christ — ce que fait toute spiritualité chrétienne —, mais de nous faire vivement saisir qu'il n'y a pas de vie chrétienne strictement individuelle : notre vie intérieure la plus personnelle dans son acte et sa responsabilité immédiate est néanmoins une *vie incorporée*, une vie immense dans le Christ total. Nous ne pouvons nous accomplir qu'en voulant, qu'en aimant, qu'en achevant cette plénitude de nous-même dans le Christ, et cette mystique exige un agrandissement de la conscience, une extension catholique de nos visées, de nos intentions et de nos actions.

Le texte est volontairement dépouillé de citations scripturaires et patristiques. On les suppose connues dans *Le Corps mystique du Christ*. Nous le regrettons quant à nous. Réintégrer dans cette synthèse les principaux textes, les plus riches de sève et de substance, lui eût enlevé ce caractère un peu trop théorique et un peu froid, sans diminuer sa précision et sa clarté. Souhaitons cet enrichissement nécessaire pour une prochaine édition.

• **Le Dieu des chrétiens**. *Notre foi en la Trinité*, par F. Klein. Paris, Spes, 1 vol.. 270 pp.

Que d'excellents chrétiens — et cultivés — ignorent à peu près tout de la Trinité qu'ils adorent ! Ils ont une excuse : ils ne peuvent étudier les gros ouvrages du P. de Régnon ou du P. Le Breton. M. l'abbé Klein a eu l'heureuse idée de mettre à leur portée, dans une langue limpide, sans vaines surcharges, et néanmoins avec profondeur, la théologie trinitaire. Qu'on se rassure, on n'est pas en face d'une suite rationnelle de notions abstraites, mais en présence du divin mystère contemplé à la lumière de l'histoire autant que de la doctrine. Livre très utile aux militants d'Action catholique, qui veulent se faire une idée un peu profonde de leur foi.

Le Christ et Notre-Dame

• **L'enfance sacerdotale de Jésus,** par l'abbé Thellier de Poncheville. Paris, Spes. 1 vol., 254 pp.

On considère le sacerdoce du Christ, d'ordinaire, dans sa manifestation la plus haute. L'abbé Thellier de Poncheville, lui, nous ouvre une autre perspective : Jésus, en son enfance et sa jeunesse, vivant son sacerdoce caché, se préparant à célébrer sa Messe sur la Croix. « Une œuvre de science ? se demande l'auteur. Non, mais il eût souhaité être une œuvre d'amour. » Disons que son souhait est atteint. Les aspirants au sacerdoce trouveront ici l'état d'âme qui doit être le leur, vécu par le Christ et entrevu par « les yeux illuminés du cœur » dans la perspective de l'Évangile.

• **La Vierge, notre Médiatrice,** par Maurice Vloberg. Ouvrage orné de 162 héliogravures. B. Arthaud, Grenoble, 1 vol., 270 pp.

La foi chrétienne au pouvoir d'intercession de Marie a pris dans l'art cent formes diverses. Elles traduisent toutes un sentiment inscrit au cœur de notre conscience religieuse, et que ces mots de Claudel expriment si bien : « Nous regardons le visage aimé où nous savons que jamais il n'y aura de colère pour nous ». Dans ces héliogravures — remarquablement imprimées — ce visage nous apparaît entouré des attributs qui symbolisent la bonté de Marie, sa bienfaisance et sa puissance : l'Orante, la Theotokos aux mains suppliantes, la Vierge au serpent, la Vierge au bâton et à l'épée, la Vierge aux chaînes, au manteau, à la fontaine, la Vierge à l'encrier — celle qui offre au Fils l'encre du calame qui nous inscrit au livre de vie — la Vierge aux clés et à l'échelle — la Médiatrice de l'Au-delà, la Vierge à la balance. Dans un texte limpide, avec une science dont l'érudition a disparu sous le manteau de Notre-Dame, M. Vloberg nous commente ces thèmes, qui deviennent ainsi vraie source de contemplation et de science. La théologie autant que l'histoire de l'art trouveront profit en ce beau livre.

● **« Sainte Marie où elle est née » et la Piscine probatique,** par N. Van der Vliet. des Pères Blancs, avec préface du T. R. P. Vincent, O. P., 1 vol. in-8 de XV-210 pp. Jérusalem, Imprimerie des RR. Pères Franciscains, et Paris, Gabalda, 1938.

Sous ce tire archaïque de « Sainte Marie où elle est née » emprunté au « *Commemoratorium de Casis Dei vel monasteriis* », document du IX^e^ siècle, le P. Van der Vliet retrace toute l'histoire de la tradition relative à l'origine hiérosolymitaine de Notre-Dame, depuis les origines jusqu'à nos jours et donne une excellente analyse de l'évolution du monument suivie d'une description de son état actuel. La même méthode est suivie dans la deuxième partie consacrée à la piscine probatique dont la découverte est due aux fouilles pratiquées depuis 1878 par les Pères Blancs. La documentation photographique très étroitement liée au texte donne à ce bel ouvrage l'aspect d'un véritable film commenté. La parfaite exécution typographique fait honneur à l'Imprimerie des PP. Franciscains qui en a assumé la charge.

On ne peut que s'associer de tout cœur à l'hommage rendu par le P. Vincent à l'auteur et à ses confrères, dans la préface qu'il a bien voulu donner à l'ouvrage. « La France peut en vérité s'applaudir d'avoir choisi les Pères Blancs pour gardiens de son glorieux domaine national à Jérusalem. »

Les saints

● **Triptyque,** par S. S. Pie XII. Collection « Les Bonnes Lectures ». Flammarion, 1 vol., 3 fr. 95.

Réédition des trois grands discours du cardinal Pacelli sur Lourdes, saint Albert le Grand, saint Dominique. Tous ceux qui ont aimé l'éloquence inspirée du sermon de Notre-Dame sur la vocation de la France trouveront dans ces pages la même lumière et le même réconfort spirituel.

● **Grégoire le Grand, les États barbares et la conquête arabe,** par Louis Bréhier et René Aigrain. *Histoire de l'Église*, t. V. Paris, Bloud et Gay, 1 vol., 576 pp.

La période qui va de l'élection de Grégoire le Grand au

Concile iconoclaste (590-754) fut décisive pour l'Europe et l'Église. Rupture définitive de l'*imperium romanum*, installation des royaumes barbares, séparation, enfin, de l'Église romaine avec le patriarchat de Constantinople, appui de la Papauté sur l'Empire franc.

Cette période est dominée par la figure de Grégoire le Grand. René Aigrain lui consacre, dans ce volume, un important chapitre qui projette sa lumière sur la politique religieuse suivie par la Papauté durant cette période tragique, politique dominée par ces deux grands objectifs : 1° établir l'unité spirituelle par la conversion des peuples aryens et la conquête à l'Église des tribus germaniques; 2° sauver l'unité politique et la paix des peuples par l'unité de la foi. Rien ne peut éclairer la mission présente de l'Église comme la méditation de cette page d'histoire. Le nom de Grégoire le Grand n'était-il pas évoqué, quand l'opinion unanime célébrait tout récemment la mémoire de Pie XI, à propos du pontificat qui vient de finir ?

• **La sainteté française,** par M.-S. Gillet, 1 vol. Paris, Flammarion.

La sainteté n'est ni française ni latine; comme l'Église dont elle est la fleur, elle est divine, c'est son vrai titre de gloire. Et pourtant ce serait une grave erreur de concevoir tous les saints sur le même type. Il y a parmi eux une diversité infinie car le monde de la grâce est encore plus riche et plus varié que celui de la nature. Mais de même qu'entre des arbres d'essence différente, on reconnaît d'emblée ceux qui grandissent sous un même climat, ainsi parmi les saints d'un même pays y a-t-il une parenté qu'on aurait tort de méconnaître. A la souligner, au contraire, on trouvera une plus profonde intelligence de la religion.

La grâce, loin de détruire la nature, l'adapte au contraire à ses fins surnaturelles en utilisant de son mieux ses ressources naturelles... Cela rend la sainteté plus humaine, sans rien lui enlever de sa valeur divine; cela rapproche aussi de nous davantage les saints, au lieu de les en éloigner par une sorte de sainteté abstraite, conventionnelle, inaccessible, hors du temps et de l'espace. Enfin cela explique en partie l'ascendant exercé par certains saints, de préférence à d'autres même plus saints qu'eux, mais qui n'ont pas ce je ne sais quoi de « naturel » qui fait qu'ils nous ressem-

blent, qu'ils sont de chez nous, et qui nous les rend plus compréhensibles et plus sympathiques.

Ces quelques lignes, extraites de la préface que le Rme P. Gillet consacre à son nouveau livre, disent mieux que je ne saurais le faire, tout l'intérêt de cet ouvrage et la haute valeur théologique de l'idée qui l'inspire.

Dans une première partie, quatre saints français sont présentés : « saint Louis, sainte Jeanne d'Arc, saint Vincent de Paul, sainte Bernadette — un roi, un paysan, deux bergères — tous nés en France, mais à des intervalles très éloignés, aux treizième, quinzième, dix-septième et dix-neuvième siècles ».

Une deuxième partie retrace à grands traits « l'âme collective de la France », de la France chrétienne s'entend, car notre pays est tout imprégné par vingt siècles de christianisme. Nul, sans doute, mieux que le Rme P. Gillet n'était indiqué pour traiter ce sujet de l'accord profond qui existe entre la tradition française et l'Église. Il s'est plu à développer cette thèse sur tous les rivages du globe, et tout récemment il la pouvait reprendre — avec quelle ampleur — dans le cadre magnifique de la cathédrale de Reims en cette grandiose cérémonie de sa restauration.

Ces pages respirent une foi robuste. En les lisant, je pensais au cantique « Catholique et français toujours », et le Rme P. Gillet lui-même ne craint pas d'évoquer cet autre cantique non moins populaire « Sauvez Rome et la France au nom du Sacré-Cœur. »

● **Saint François Régis,** par G. Guitton, S. J. Paris, Spes, 1 vol., 630 pp.

Saint François Régis n'avait pas encore trouvé un historien digne de sa grande mémoire : le P. Guitton vient d'écrire sa vie définitive. L'abondance des sources, autant que l'ampleur et la sûreté des recherches donnent à cet ouvrage la valeur de l'histoire.

C'est toute une époque qui est ici évoquée : les milieux politiques et religieux si troublés du temps de Louis XIII, les milieux communautaires où vécut Régis, les milieux populaires, surtout paysans, où il déploya son zèle, revivent en ces chapitres, solidement documentés ; nous y

voyons évoluer l'extraordinaire apôtre des campagnes cévenoles que fut ce saint. Page de sainteté authentique, vie traversée par de bien rudes épreuves, mais emportée par un amour, qui nous touche encore et nous conforte.

Biographies

- **Un centenaire, 1839-1939. Le P. Lacordaire ressuscite en France l'Ordre de Saint-Dominique,** par H.-D. Noble, O. P. Paris, Lethielleux, 1939; in-12, x-134 pp.

Depuis plus d'un quart de siècle, le R. P. Noble ne cesse d'enrichir la série déjà longue de ses études lacordairiennes. Il prend occasion, cette année, du premier centenaire de la prise d'habit de Lacordaire à La Minerve (9 avril 1839) pour retracer les origines et les premières réalisations de la vocation du restaurateur des Frères Prêcheurs en France. Ce volume complète ainsi celui que le même auteur a publié en 1914 sur *La vocation dominicaine du Père Lacordaire* (Lethielleux), volume qui reste la plus pénétrante étude consacrée aux années 1836-1838 de la vie de Lacordaire.

La vocation dominicaine du P. Lacordaire fut tout le contraire d'un coup de foudre. Plus on étudie cette vocation, plus elle apparaît comme la conséquence logique, dans la vie de Lacordaire, des réflexions et des études auxquelles il n'a cessé de se livrer, depuis le temps de sa conversion, sur l'Église et les exigences de sa mission dans le monde issu de la Révolution, et spécialement en France. Elles trouvèrent leur première expression, au cours des longs mois de travail théologique des années 1833-1836, dans les conférences sur l'Église et les sources de sa doctrine qui forment les deux premières stations de Notre-Dame. Elles se complétèrent ensuite et devinrent plus intimement mêlées à la vie de celui qui s'y livrait dans les expériences du prêcheur de Paris, de Rome ou de Metz, du prêcheur aussi que l'on appelait maintenant de partout, de Lyon, d'Aix, de Bordeaux, d'autres villes encore, et qui ressentait vivement en tout cela l'immense besoin de prédication doctrinale dont souffrait l'Église de France. Lacordaire refaisait

ainsi pour son compte une expérience semblable à celle de Dominique en Albigeois. Il redécouvrait en quelque sorte, en plein XIX[e] siècle, l'idée foncière qui avait donné naissance à l'Ordre des Prêcheurs.

Je n'ai relevé qu'un des aspects de cette histoire si simplement mais si sûrement retracée par le P. Noble. Naturellement, on trouvera aussi dans ces pages l'autre aspect, plus extérieur et plus épisodique, celui des relations de Lacordaire avec l'opinion et avec les autorités ecclésiastiques ou gouvernementales. Cela nous conduit jusqu'à l'année de fondation du premier couvent de Prêcheurs, Nancy 1843. Quand le livre s'achève, on ne peut pas ne pas formuler un souhait, celui de recevoir bientôt de la même plume, et selon la même manière simple mais solide, quelque nouvelle étude sur la personnalité aussi complexe que loyale et séduisante, au total encore si mal connue du restaurateur des Prêcheurs français. H. M. F.

● **Sa Sainteté Pie XI,** par Mgr R. Fontenelle. Spes, 1 vol.

En très peu de temps la première édition de cette Vie du grand Pape a été enlevée. La grandeur du sujet n'explique pas seule le succès de ce livre. Son éminent auteur connaît à fond — et par un long contact personnel — le sujet dont il parle : les traits, le caractère, les gestes du Pontife revivent à travers ces pages, mais aussi, et beaucoup plus, sa pensée, son âme, le sens de son action immense sur le monde. Dans cette synthèse puissante les « actes » de Pie XI prennent leur relief singulier, et nous connaissons ainsi tour à tour le Pape de l'Action catholique, le Pape des Missions, le Pape de l'union des Églises, le Pape des grandes encycliques et le grand chef qui donna aux peuples et aux gouvernements de si hautes leçons de politique chrétienne.

● **Sa Sainteté le Pape Pie XI,** par Georges Goyau. Plon, 1 vol., 3 fr.

Raccourci d'histoire où sont dessinées les grandes lignes de ce pontificat et rappelées les grandes idées qui l'animèrent. Excellent résumé pour préparer une conférence ou pour populariser la vie de Pie XI.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Pour la vie intérieure

Mélanges Marmion, abbaye de Maredsous. Desclée de Brouwer, Paris. 1 vol., 244 pp. — Dom Thibaut a ramassé dans ce volume quelques conférences inédites de Dom Marmion, recueillies à l'audition, des notes d'ascétisme, des lettres adressées à l'Abbé de Maredsous sur son œuvre.

Aimer l'Église, douze méditations en forme de retraite, par le chanoine Hoornaert. Paris, Desclée de Brouwer. 1 vol., 150 pp. — Méditations schématiques, bien construites, qui ne veulent servir que de fil conducteur à une méditation personnelle fervente.

La vie spirituelle à l'école des laïques, par A. Garnier. Paris, Desclée de Brouwer. 1 vol. in-32, 194 pp., 8 fr. 50. — Le chanoine Garnier est plein d'idées ingénieuses Il vient de recueillir pour vous, militant, sur les sujets les plus divers de vie spirituelle, les pensées les plus belles des meilleurs écrivains catholiques contemporains.

Notre beau psautier, par Gaston Brillet, supérieur général de l'Oratoire. 1 petit vol., 190 pp. Paris, Desclée de Brouwer. — Vous trouverez l'âme du psautier dans ce petit livre, écrit avec autant de cœur que de science. Prenez-le pour votre méditation : je ne sais rien de mieux adapté.

Notre-Dame

Notre-Dame auxiliatrice dans la vie de saint Jean Bosco, par P. Cras, « Les Cahiers de la Vierge ». Éditions du Cerf, Paris. 1 vol., 10 fr. — Saint Jean Bosco a trouvé en P. Cras son biographe. La place que tient la Vierge en cette vie est capitale et prodigieuse, c'est dire tout l'intérêt de ce livre écrit d'un style vivant et vigoureux.

Regina Pacis, par Henry Bars, « Les Cahiers de la Vierge ». 1 vol., 90 pp. Paris, les Éditions du Cerf. —

M. l'abbé Bars est un écrivain délicat et profond. Il vous demande d'entrer avec lui dans un monde où l'on n'accède que par l'âme. Là, si l'on veut voir, il faut laisser longuement reposer ses yeux sur cette douce vision de paix : Notre-Dame.

La Vierge Marie et les saints, par A. Garnier. Aubanel aîné, Avignon, 1938. — Trente lectures pour le mois de Marie, où l'auteur décrit ce que fut la dévotion à la Vierge dans la vie des saints les plus connus. Heureuse idée, qui renouvelle la littérature si conventionnelle des mois de Marie.

La Vierge Marie enseignée à la jeunesse. 1 vol., 408 pp., 3e éd. Lyon, Em. Vitte. — Ce livre est dû à un frère anonyme de l'*Institut des Petits Frères de Marie.* Il se présente sous une forme scolaire : cours moyen de catéchisme. Il est captivant. Il suppose une science remarquable du sujet et un sens pédagogique de premier plan. Nous voudrions voir ce livre entre toutes les mains de nos grands garçons et des jeunes filles de nos pensionnats.

La Vierge dans notre vie, par le P. R. Sineux, O. P. 1 vol., 238 pp. Paris, Spes. — Dans ces pages, d'un style ample et abondant, la Vierge est proposée à notre imitation autant qu'à notre admiration, deux choses belles autant que difficiles.

Témoins du divin

Saint Dominique, par le P. Rambaud, O. P. 1 vol., 300 pp. Lyon, Em. Vitte. — Ce livre, qui atteint en cette réédition au 4e mille, a été spécialement écrit pour les âmes pieuses.

Le bon larron, saint Dismas, par Albert Bessières, S. J. 1 vol., 234 pp. Paris, Spes. — Il fallait tout le talent du P. Bessières — écrivain mystique et romancier — pour composer tout un volume sur ce « grand oublié ».

Les aventures de Don Bosco, par Hugo Wast, adapté de l'espagnol par P. de Sèze. 1 vol., 377 pp., 16 fr. Paris, Desclée de Brouwer. — Cette vie a remporté à l'étranger un grand succès. Mouvement, bonhomie, clarté, telles sont les principales qualités de cette biographie qui, sans renouveler le sujet, le présente sous une forme plus vivante et plus pittoresque.

A TRAVERS LES REVUES

La dévotion à Dieu le Père

Dans le même numéro de la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, on trouve une note curieuse et intéressante sur les discussions qui se déroulèrent au XVII[e] siècle autour de la dévotion à Dieu le Père. On y apprend l'existence d'une « congrégation du Père éternel » et les démarches pressantes et réitérées du roi et de la reine d'Espagne en vue d'obtenir pour le cinquième dimanche après la Pentecôte une fête du Père éternel dont l'office et la messe furent célébrés tant en France qu'en Espagne.

Les controverses qui s'ouvrent alors et dont l'article retrace le détail contiennent des arguments d'inégale valeur. Il est grand dommage que la note se termine brusquement par la mention « *A suivre* », laissant l'esprit en suspens. On jugerait mieux de la valeur de l'ensemble d'où ressortira vraisemblablement — c'est ce que semblent indiquer les motifs allégués par le B[x] Tomasi et par Benoît XIV — le souci de l'Église de ne rien faire ou laisser faire qui puisse être interprété par les fidèles comme une division à l'intérieur de l'ineffable Trinité.

Guillaume de Saint-Thierry et son temps

La belle figure de Guillaume de Saint-Thierry fait l'objet d'un remarquable article de la *Revue d'Ascétique et de Mystique* (janvier-mars 1939). C'est une physionomie très attachante que celle de ce religieux en qui Dom Déchanet se plaît — grâce à la grande connaissance qu'il a de son auteur — à montrer un champion de la réforme monastique au XI[e] siècle, un admirateur des Pères grecs, un mystique tout épris de contemplation, et cependant, parce qu'il était partout et toujours un « novateur », un homme mêlé à toutes les grandes controverses religieuses et théologiques de son temps, et dont on sent, à travers les écrits (Dom Déchanet donne à cette occasion une nouvelle traduction du premier chapitre de la *Lettre d'Or*), qu'il a souffert d'être combattu et qu'il a parfois douté de lui.

L'intérêt de cet article déborde le cas d'un personnage; c'est toute une époque qui se trouve évoquée, l'une des plus importantes pour la vie de l'Église, celle où se sont rencontrés et souvent heurtés deux courants, l'occidental et l'oriental; deux traditions, la latine et la grecque.

Cet article n'est que le premier d'une série. Les lecteurs de la *Revue d'Ascétique* s'en féliciteront.

La Nouvelle Revue Apologétique

Le numéro de janvier de la *Revue Apologétique* annonçait sa prochaine transformation :

Sous une présentation extérieure modernisée, et avec un titre nouveau (*Nouvelle Revue Apologétique*) la direction, — confiée à M. l'abbé Dumoutet et à M. l'abbé Lallier, aumônier de la Cité universitaire, — s'efforcera de publier des articles certes toujours substantiels et actuels, mais avec un programme élargi, s'adressant spécialement aux âmes sacerdotales et aux laïques justement désireux de mieux connaître la doctrine catholique.

C'est un beau programme, dont le cardinal Verdier félicite la N.R.A. Aussi bien, les noms des deux directeurs sont-ils la meilleure garantie de sa réalisation.

Dieu chez Mammon

Les *Études* (20 février) relatent la création d'un groupe d'Action catholique pour le personnel de la Bourse. Récit dont il suffira de citer quelques lignes pour montrer combien il est vivant et quel souffle anime les fondateurs du jeune mouvement :

Nous étions, disait l'un d'eux, absolument décidés à être *chrétiens dans tout ce que nous faisons*... Si vraiment ce n'était pas possible en Bourse de respecter la morale..., nous étions quelques-uns tout à fait décidés à nous en aller et à chercher une autre profession.

Seulement, ajoutait un autre, nous nous sommes dit : « Si l'on s'en va, c'est une défaite. D'autres prendront notre place et rien ne sera changé. Puisque nous y sommes, il faut absolument arriver à modifier la situation. »

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).